

Guilhem Blinard -

Carnets 16

Novembre 1997

Directeur de la publication : *Jean François*
Rédaction : *Jean-Pierre Thomasset*
Page de couverture : *Catherine Schapira*

SOMMAIRE

1) <i>Editorial</i>	5
2) <i>A savoir ...</i>	
- Quelques réflexions à partir du texte de Freud sur les théories sexuelles infantiles	9
<i>Brigitte Lemérier</i>	
- Ecole, écoles	21
<i>Erik Porge</i>	
- Clinique du processus du nœud Autisme analytique et subjectivité scientifique	33
<i>Jean-Michel Vappereau</i>	
- Clinique et topologie nodale	45
<i>Christian Fierens</i>	
3) <i>Les demi-journées cliniques ...</i>	
- Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine.....	65
<i>Jean-Guy Godin</i>	
- La jeune fille-à-la-dame-au-regard-du-père.	79
<i>Jean François</i>	
- Le K de ma Dame.....	91
<i>Patrick Valas</i>	
4) <i>Librairie ...</i>	
- <i>Charles Navawi</i>	103
- <i>Moustafa Safouan</i>	109
5) <i>Annonces ...</i>	

Editorial

Des textes de sources diverses forment la trame de ces Carnets 16.

Au travers d'une telle pluralité de provenance, ne s'avère-t-il pas que ces différents travaux ni ne s'excluent mutuellement, ni ne se lient sur le mode de la chaîne ?

Lacan a enseigné que l'enchaînement olympique est une forme d'enlacement qui fait obstacle à l'émergence du discours analytique. En 1964, dans l'Acte de fondation, il énonce que l'interne et l'externe se nouent "au lieu du contrôle de la tâche" remplie par qui vient travailler dans une école de psychanalyse.

Ces deux concepts d'interne et d'externe n'ont-ils pas fait place à d'autres énoncés qui viendront ensuite : *intérieur/extérieur, dedans/dehors...* au risque de collages et/ou d'exclusions.

A ces modèles, où la géométrie plane impose un trait qui fait délimitation, Jacques Lacan oppose dans sa Proposition de 1967 les deux notions de psychanalyse en intension et de psychanalyse en extension nouées par les deux moments de "raccord" : le début et la fin de la cure. Etymologiquement le *raccord* c'est la "réunion des parties séparées" (Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française). Rabouter psychanalyse en intension et en extension après l'opération de la demi-torsion, comme dans la bande de Moëbius, n'annule pas leur spécificité mais crée une surface nouvelle où chacune est présente sans être ni confondue avec l'autre, ni pour autant en être exclue. Jacques Lacan a ici recours à la topologie qui subvertit notre vision euclidienne des choses pour opérer une distinction qui n'implique pas une discontinuité.

Ceux qui poursuivent avec Jacques Lacan dans le champ ouvert par Freud ne s'en trouvent-ils pas appelés à inscrire leur travail dans une continuité qui maintienne la différence sans pour autant qu'il y ait fracture ?

Jean-Pierre Thomasset

A savoir...

Quelques réflexions à partir du texte de Freud sur les théories sexuelles infantiles.

Brigitte Lemérier

Les 21, 22, 23 et 24 août eût lieu à Rio de Janeiro un colloque de psychanalyse, organisé par *Letra Freudiana* sur le thème : "L'enfant et le savoir (*A Criança e o Saber*)". Furent invités à participer à ce colloque des psychanalystes appartenant à une dizaine d'associations analytiques d'Amérique Latine, d'Espagne et de France. M. Cristina V. Vidal, responsable de l'organisation du colloque m'a demandé d'y intervenir en tant que membre de l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud. Je fais retour à l'école du travail que j'y ai présenté.

Le titre du colloque, "L'enfant et le savoir", m'a amenée à reprendre le texte de Freud de 1908, "Les théories sexuelles infantiles", avec le complément qu'il y apporte en 1910 dans "Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci". La question qui a plus précisément conduit ma lecture est la suivante : pourquoi Freud parle-t-il de théories sexuelles et non pas seulement d'opinions, d'élucubrations ou de fantaisies ?

Certes, dans le fil du texte, Freud parle des "opinions" des enfants qu'il oppose en particulier aux "opinions" des adultes. Mais c'est bien en tant que "théories" qu'il les étudie, théories qui, écrit-il, "sont analogues aux solutions qualifiées de "géniales" que tentent de donner les adultes aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain"¹. En quoi le fait d'attribuer à tous les êtres humains un pénis, en quoi une conception cloacale de la naissance, en quoi la conception sadique du coït peuvent-ils être désignés comme des théories ?

Freud note qu'il n'y a pas chez le jeune enfant un besoin inné de causalité qui de façon spontanée le pousserait au savoir. La poussée au savoir (*Wissensdrang*) est un produit de l'urgence

¹ S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles" In *La vie sexuelle*, PUF 1970, trad. Laplanche et collaborateurs, p. 19.

de la vie (*Lebensnot*). Le jeune enfant est poussé à entreprendre un travail d'investigation, de recherche, quand il est confronté à la "question-énigme" de l'origine des enfants, à la question de la sexualité, de la procréation. Et Freud nous dit que face à cette question-énigme, dont on retrouve des échos dans un grand nombre de mythes et légendes, le jeune enfant répond en théoricien, à sa manière, génial.

Cette question-énigme qui surgit dans sa dimension d'urgence et de nécessité vitale à la fin de la deuxième année de l'enfance, est le plus souvent déterminée par l'arrivée d'un nouvel enfant dans le cercle familial, mais aussi bien par la crainte qu'un tel événement ne se produise. Pourquoi cet événement, qu'il soit réel ou imaginé, prend-il donc cette valeur traumatique à la fin de la deuxième année, suscitant cette poussée au savoir ? Je dirai que cet événement problématise pour le jeune enfant la question de sa propre existence à un moment où, commençant à parler en première personne, il est directement confronté comme sujet à l'énigme, au gouffre du désir de l'Autre parental, gouffre devant lequel nous dit Lacan le jeune enfant est sans recours : Que me veux-tu au delà de ce que tu me demandes ? De quel désir suis-je né ? Me veux-tu vivant ou mort ?, questions que nous voyons se réactualiser dans divers moments de la cure analytique, et qui témoignent des enjeux de vie et de mort que représente pour un sujet sa prise dans le langage.

Mais la dimension de nécessité et d'urgence où se pose pour le jeune enfant sa question est aussi liée à ceci, qu'à cette période d'entrée dans la phase phallique, il est spécialement occupé et préoccupé par son propre sexe qui est, à ce moment, le siège privilégié de l'auto-érotisme. Que ce qui se passe dans son propre corps lui fasse question ne fait pas de doute. En témoignent par exemple les multiples questions que pose et se pose le petit Hans sur le "fait-pipi" bien avant l'éclosion de la phobie. Dans son texte de 1908, Freud note simplement que l'enfant a le pressentiment que ce sexe qui l'occupe tant a sa part dans le processus mystérieux qui préside à l'arrivée d'un enfant.

Mais dans des textes plus tardifs, Freud nous permet de mieux saisir la question à laquelle le jeune enfant est confronté par son activité masturbatoire : l'onanisme infantile, nous dit Freud, est de par sa nature insatisfaisant en soi, "il manque toujours quelque chose pour que la décharge et la satisfaction soient complètes"¹. Lacan reprendra ce point en soulignant le caractère originel de la culpabilité qu'engendre la pratique masturbatoire, "Culpabilité liée au rappel de la jouissance que manque l'office rendu à l'organe réel"². Autrement dit, avec l'onanisme, le jeune enfant fait l'épreuve d'un plaisir qui vient toujours plus creuser le gouffre d'un radical et douloureux manque à jouir, manque qui est subjectivé comme faute.

C'est donc dans ce moment où le jeune enfant est confronté comme sujet à l'insatiable du désir de l'Autre qu'aucune réponse à la demande ne peut satisfaire, et à l'insatiable de son propre sexe qu'aucun plaisir masturbatoire ne peut combler, c'est dans ce moment que la question de la procréation va susciter une insatiable soif de savoir.

Cette question, quelle que soit la manière dont elle va se formuler, c'est d'abord à ses parents ou aux adultes qui représentent pour lui la source du savoir que l'enfant va l'adresser. Mais, nous dit Freud, c'est une impasse. En effet, quelle que soit la réponse qu'il en obtienne - réponse évasive, réprimande pour sa curiosité, information de type mythique ou scientifique -, celle-ci est insatisfaisante. Elle l'est de structure, car il est tout à fait impossible à un sujet de répondre de son être sexué, de répondre comme sujet du sexe, comme sujet de la procréation. L'adulte peut donner à l'enfant une information de type scientifique, c'est-à-dire un savoir sans sujet, comme tel insubjectivable. Mais s'il y met du sien, s'il s'engage comme sujet dans sa réponse, il ne peut guère témoigner que de son propre embarras face à l'impossible du sexe, de sa propre impuissance à rejoindre son être sexué ; il ne peut en vérité témoigner que du

¹ S. Freud, in *Résultats, idées, problèmes* II, 1921-1938, Ed. PUF 1987, trad. Laplanche et collaborateurs, p. 288.

² J. Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir", in *Écrits*, Ed. Seuil 1966, p. 823.

désir radicalement étranger au sujet qui préside à la naissance d'un enfant - ce que dit le mythe de la cigogne. Ainsi les réponses de l'adulte ne font-elles que border et creuser la place d'un manque, le manque de la réponse qui offrirait au sujet l'accès au savoir et à la jouissance sexuels.

Ce manque qui marque la place du savoir en défaut de l'Autre, l'enfant en fait le lieu d'un savoir interdit, d'un savoir que les grandes personnes se gardent pour elles. En ce point où l'Autre, source du savoir pour l'enfant se révèle défaillant, l'enfant le restitue comme sujet-supposé-savoir, comme sujet supposé jouir du savoir sexuel, comme sujet supposé savoir la jouissance sexuelle, jouissance dont lui-même est exclu. Ce savoir interdit dont jouiraient les grandes personnes suscite comme tel un désir de savoir sexuel, un désir sexuel de savoir qui précipite l'enfant dans des investigations personnelles d'où s'élaborent les théories sexuelles infantiles.

Je voudrais m'arrêter un instant sur ce "désir de savoir". Le terme utilisé par Freud est *Wissbegierde* qui ne fait pas partie des concepts analytiques freudiens. Il a été diversement traduit en français : par exemple, par "curiosité intellectuelle" (Marie Bonaparte en 1927 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*), par "désir de savoir" (J. Laplanche en 1970 dans "Les théories sexuelles infantiles") ou par "avidité de savoir" (J. Altounian et collaborateurs en 1987 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*). Je ne peux préjuger des raisons qui ont présidé à ces différents choix de traduction, mais la question qui nous en revient est la suivante : la *sexuell Wissbegierde* dont le jeune enfant est saisi à la fin de la deuxième année, la *Wissbegierde* dont témoigne Léonard de Vinci, sont-elles ce que Lacan avance sous le terme de désir ou doivent-elles en être distinguées par l'utilisation d'un autre terme ? Dans des séminaires de 1965 à 1969 où il évoque ce nouage originaire entre sexualité et savoir, Lacan traduit le *Wissbegierde* freudien par "désir de savoir", ou "désir (de savoir)", précisant que c'est le désir inconscient dans sa

structure¹. Dans ma lecture des textes freudiens, je traduirai donc *Begierde* par désir.

Je ferme cette parenthèse pour revenir aux investigations sexuelles infantiles. Sous la poussée du désir sexuel de savoir, le jeune enfant se livre donc à des recherches personnelles, recherches qui, nous dit Freud, sont une des activités sexuelles infantiles : "La force motrice que (l'organe sexuel) déploiera plus tard à la puberté se manifeste à cette époque essentiellement comme besoin pressant d'investigation, comme curiosité sexuelle"² : l'investigation sexuelle infantile est une manifestation essentielle du désir sexuel infantile, c'est une activité sexuelle d'investigation. Freud poursuit : "Bien des actes d'exhibition et d'agression que l'enfant commet et que, à un âge plus avancé, on considérerait sans hésitation comme manifestations de lubricité, s'avèrent pour l'analyse être des expériences au service de l'investigation sexuelle"³. On voit bien comment - et c'est un point que Lacan développera particulièrement -, sexualité et savoir sont à l'origine pour le sujet intimement noués, comment le manque à jouir et le manque à savoir sont un même manque auquel l'activité des pulsions partielles vient répondre. La satisfaction pulsionnelle qui vient répondre à l'insatisfaction causée par ce manque, est à la fois gain de savoir et gain de plaisir, et à cet égard également insatisfaisante puisque ce qui est visé n'est pas la satisfaction de la pulsion partielle (la pulsion scopique ou la pulsion invoquante dans les exemples donnés par Freud), mais bien la jouissance sexuelle du savoir, le savoir de la jouissance sexuelle, c'est-à-dire un savoir qui livrerait au sujet la jouissance de son être sexué.

Sous l'aiguillon du désir sexuel de savoir, le jeune enfant, nous dit Freud, va faire sa première tentative d'autonomie intellectuelle, c'est-à-dire qu'il va mettre toute son activité intellectuelle au service de ce désir de savoir. Jusque là,

¹ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, séance du 23 avril 1969, Séminaire inédit.

² S. Freud, "L'organisation génitale infantile" In *La vie sexuelle*, Ed. PUF 1970, p. 115.

³ S. Freud, "L'organisation génitale infantile", op. cit, p. 115.

en effet, l'activité intellectuelle du jeune enfant était essentiellement destinée à émouvoir l'Autre maternel ou parental, à l'émerveiller, à le combler. L'activité intellectuelle était essentiellement destinée à présenter une image du bon petit garçon ou de la bonne petite fille, aimable aux yeux de l'Autre. Ce n'est plus au service des idéaux du moi mais au service du désir de savoir que l'intelligence est maintenant mise. Mais, nous dit Freud, cette première tentative d'indépendance intellectuelle (indépendance par rapport à l'Autre) est l'occasion du premier conflit psychique. En effet, ce savoir que l'enfant tente de construire à partir de ses investigations sexuelles, ce savoir pour lequel il a "une préférence de nature pulsionnelle"¹ - puisque c'est avec les composants pulsionnels qu'il construit ce savoir -, ce savoir n'est pas "bien" aux yeux des grandes personnes avec lesquelles il est lié par des liens d'amour ; ce savoir entre en opposition avec les informations données par ces grandes personnes et fondées sur l'autorité qu'elles représentent pour l'enfant.

Le désir de savoir ne s'exerce que dans la marge de liberté que le sujet a à l'endroit de l'autorité, de la sécurité et de l'amour que représente l'Autre. Cette marge de liberté est tout-à-fait variable selon les sujets. Cette marge de liberté, que le jeune enfant a par rapport à l'autorité, permettra au désir de savoir de plus ou moins s'épanouir ou d'être plus ou moins définitivement inhibé. Freud fait l'hypothèse que l'épanouissement du désir de savoir de Léonard de Vinci a été déterminé par ceci que les premières années de sa vie se sont passées auprès d'une mère particulièrement aimante et permissive et en l'absence de tout autorité paternelle qui aurait pu limiter ses activités sexuelles d'investigation. Mais il montre aussi comment cette particularité de son enfance a provoqué chez Léonard une inhibition massive, une amputation de toute vie sexuelle.

Freud note que les informations données à l'enfant par les adultes n'ont aucune place dans la construction des théories

¹ S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles", op. cit. p. 18.

sexuelles infantiles. Celles-ci ne sont pas non plus déterminées par "l'arbitraire d'une décision psychique" : il donne l'exemple d'un enfant qui, au mythe de la cigogne avancé par ses parents, rétorque que lui-même sait mieux, que ça n'est pas la cigogne mais le héron qui apporte les enfants. Eh bien, ce héron par lequel l'enfant manifeste son incrédulité devant les réponses des adultes, ne fait pas partie des théories sexuelles infantiles. Les rencontres ou événements contingents de la vie de l'enfant n'entrent pas non plus dans ces élaborations théoriques. Ce que les investigations sexuelles effectuées dans le plus grand secret livrent à l'enfant, c'est le savoir de la pulsion. C'est ce savoir que l'enfant élabore faussement dans ses théories sexuelles. C'est ce savoir qui fait que "chacune d'elles contient... un fragment de pure vérité" qui les rend "analogues aux solutions qualifiées de "géniales" que tentent de donner les adultes aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain. Ce qu'il y a en elles de correct et de pertinent s'explique par le fait qu'elles trouvent leur origine dans les composantes de la pulsion sexuelle qui sont déjà à l'œuvre dans l'organisme de l'enfant"¹. Ce savoir, ce "fragment de pure vérité", est destiné à être oublié, refoulé avec les théories sexuelles infantiles. Mais c'est lui que la psychanalyse a re-découvert et dont elle fait élaboration théorique.

Si nous pouvons parler de théories sexuelles infantiles, et non pas d'élucubrations ou d'opinions, c'est parce que ces hypothèses théoriques qui suppléent au savoir en défaut de l'Autre, ne relèvent ni de l'arbitraire d'une décision psychique, ni du hasard des impressions, mais de ce que l'enfant ne les invente qu'à consentir à se soumettre aux seules nécessités de la pulsion sexuelle : "C'est pourquoi nous pouvons parler de théories sexuelles infantiles typiques et c'est aussi pourquoi nous retrouvons les mêmes conceptions erronées chez tous les enfants"².

¹ S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles", op. cit. p. 19.

² *Ibid.*

Mais si le jeune enfant s'avère être un investigateur particulièrement rigoureux, sa recherche est condamnée à s'égarer dans de fausses théories que sa propre sexualité lui impose. En particulier, à ce stade de développement de la sexualité infantile, le jeune enfant ne peut que démentir, désavouer l'absence de pénis sur le corps de la petite fille ; le fait que la mère n'ait pas de pénis est tout-à-fait inconcevable, c'est un bout de savoir qui est à ce moment hors de la portée des jeunes enfants des deux sexes et qui contribue à les fourvoyer.

Si les inventions théoriques des adultes peuvent être remaniées et corrigées en fonction des avancées de la recherche - ce dont ne se priveront ni Freud, ni Lacan -, les théories sexuelles infantiles sont quant à elles condamnées à être abandonnées car elles viennent buter sur "une ignorance que rien ne peut pallier"¹. Les investigations sexuelles infantiles sont en effet destinées à conquérir le savoir interdit dont les grandes personnes sont supposées jouir. Elles visent la jouissance, c'est-à-dire la conquête d'un savoir qui viendrait conjointement le sujet avec son être sexué, ce qui est impossible. Il n'y a pas d'autre savoir et jouissance subjectivables de l'être sexué que de ce qu'en supportent les pulsions partielles. L'investigation sexuelle infantile est donc condamnée à "se perdre dans le sable"², elle est par avance condamnée à l'insuccès. Cet échec d'une première tentative de recherche autonome, d'une première tentative d'indépendance intellectuelle aura, nous dit Freud, un effet paralysant et déprimant pour toute la suite des temps.

Les théories sexuelles infantiles sont condamnées à être abandonnées : certaines seront oubliées, d'autres refoulées et fixées dans l'inconscient. Elles constitueront dès lors le savoir inconscient, particulier au sujet, qui déterminera les modalités permises ou interdites de sa vie érotique.

Dans son texte de 1908, Freud fait du refoulement des théories sexuelles infantiles le résultat d'un conflit psychique

¹ S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles", op. cit. p. 18.

² S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Ed. NRF Gallimard 1987, trad. par J. Altounian, A. et O. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, p. 83.

avec l'autorité. L'opinion fondée sur l'autorité des grandes personnes devient alors la seule autorisée, ce qui amène un arrêt de la réflexion et une inhibition du désir de savoir dont le sujet restera marqué. Les théories sexuelles qui entre temps ont été élaborées sont refoulées : "Le complexe nucléaire de la névrose se trouve constitué par cette voie"¹. En 1910, dans son étude sur Léonard de Vinci, il indique une autre raison au refoulement : un lien libidinal trop intense à la mère peut fixer dans l'inconscient une théorie sexuelle infantile. C'est précisément ce que Freud lit, entre autre, dans le souvenir d'enfance que Léonard raconte dans un de ses écrits. Celui-ci témoigne de la croyance inconsciente en l'existence du pénis maternel qui fera l'homosexualité d'ailleurs platonique de Léonard.

Le refoulement de la sexualité infantile signe l'entrée dans la période de latence. Quel est alors le devenir de la poussée au savoir ? Dans son étude sur Léonard de Vinci, Freud en indique trois destins :

- L'investigation partage le destin de la sexualité. Le désir de savoir restera dès lors inhibé et la libre activité de l'intelligence limitée peut-être à vie. C'est le cas de l'inhibition névrotique ;

- L'activité intellectuelle échappe au refoulement mais elle reste secrètement attachée à la quête de la jouissance sexuelle qui était le but des premières investigations. Dès lors, et quel que soit l'objet de la recherche intellectuelle, celle-ci est condamnée à répéter l'insuccès de cette première expérience : elle se perdra dans des ruminations sans fin accompagnées du sentiment que la solution que l'on recherche s'éloigne toujours davantage ;

- Le troisième cas, le plus rare, échappe à l'inhibition de la pensée comme à la compulsion à penser : certes, le refoulement sexuel intervient "mais il ne réussit pas à renvoyer dans l'inconscient une pulsion partielle du désir sexuel" (c'est le cas chez Léonard de la pulsion scopique qui fut spécialement

¹ S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles", op. cit. p. 18.

active dans l'investigation sexuelle infantile). "Au contraire la libido se soustrait au destin du refoulement en se sublimant dès le début en avidité de savoir (*Wissbegierde*)"¹. La sublimation permet dès lors à la recherche intellectuelle de ne pas répéter l'échec des investigations sexuelles infantiles puisqu'elle détourne la recherche de son but sexuel. Mais, précise Freud, le refoulement sexuel imposera à cette recherche d'éviter de s'occuper de thèmes sexuels. C'est ce qu'illustre le cas de Léonard de Vinci.

Nous savons que si Léonard de Vinci fut un peintre de génie, il fut un chercheur tout aussi génial. Freud nous rappelle qu'il fut le premier investigateur moderne des sciences de la nature, le premier depuis les grecs à avoir eu accès à ses secrets. Il enseignait à dédaigner l'autorité essentiellement religieuse de son temps et à se fier à ses propres observations et à son jugement (il contestera par exemple, contre l'autorité catholique, la possibilité d'un déluge universel). Chercheur passionné et infatigable, il s'intéressera, avec une indépendance d'esprit et une hardiesse extraordinaire, à toutes les sciences de la nature. Mais si son désir de savoir fut à peu près universel, toute forme de savoir sexuel lui restera rigoureusement interdit.

Inhibition, compulsion et sublimation sont donc pour Freud les trois destins de la poussée au savoir causée par la rencontre traumatique du jeune enfant avec la sexualité. Dans ces trois cas, la recherche, la quête du savoir est marquée par le refoulement sexuel : l'interdit qui en résulte porte sur la recherche intellectuelle elle-même dans le premier cas, sur son but dans le second et sur son objet dans le troisième. Le savoir sexuel, c'est-à-dire ce qui a été l'objet de l'investigation infantile, reste dans les trois cas un savoir interdit. Tout juste est-il permis à un sujet et sous certaines conditions de "connaître sexuellement" un homme ou une femme, ce qui, en tant que savoir, ne va pas loin.

Si l'interdit pèse sur le savoir sexuel, c'est parce que celui-ci repose dès le départ sur une supposition, nullement

¹ S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Ed. NRF Gallimard 1987, p. 85.

remise en cause par la sublimation, supposition que ce savoir serait jouissance interdite avec la connotation incestueuse que cela comporte pour le parlant. On comprend dès lors que ce savoir fasse horreur. Cette horreur du savoir constitue la limite du savoir permis, et en tant que bord lui impose sa structure.

En 1974, Lacan reprécise quelques coordonnées du désir de l'analyste, "désir inédit"¹, nouvellement émergé comme effet du discours de la science, et qu'il désigne comme "un désir de savoir"². Le discours de la science est né d'un pas, tout-à-fait décisif dans l'histoire de l'humanité, qui a consisté en la séparation radicale des champs de la vérité et du savoir : balayer le champ du savoir de toute implication de la vérité dont la charge est remise à Dieu, au Sujet supposé savoir, a permis à la science le développement prodigieux que nous lui connaissons. C'est précisément la vérité rejetée par le discours de la science que Freud va déchiffrer dans les formations de l'inconscient : rêves, symptômes, lapsus, actes manqués, mots d'esprit... Et cette vérité à laquelle Freud le premier a donné la parole, cette vérité dit les embrouilles et empêtements du sujet dans son rapport impossible avec le sexe. Telle est la vérité du savoir, de tout savoir, vérité que la science refuse.

D'une certaine manière, la science a pris acte de l'échec des théories sexuelles infantiles, de l'échec d'un savoir qui conjouindrait la subjectivité et le sexuel : la séparation des champs de la vérité et du savoir lui permet en particulier de s'occuper du sexuel (contraception, procréation médicalement assistée... etc.) en tant qu'elle le réduit à son pur réel biologique et qu'elle en exclut toute implication d'un sujet. C'est au contraire de l'impossible du rapport sexuel que la psychanalyse doit faire savoir et tirer les conséquences.

L'analyste, qui sait utiliser la vérité de la plainte au service d'un désir de savoir³, l'analyste ne se forme pas de la sublimation telle que Freud en indique le processus et les

¹ J. Lacan, "La lettre aux italiens".

² J. Lacan, "note sur le choix des passeurs".

³ Cf. J. Lacan, en particulier : "note sur le choix des passeurs" et la séance du 23 avril 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*.

limites. Plutôt a-t-il appris dans sa propre cure à corriger le refoulement sexuel qui pèse sur la sublimation. C'est ce qu'indique Freud dans "Analyse avec fin et analyse sans fin" lorsqu'il assigne comme finalité à l'analyse "la correction après-coup des processus qui sont à l'origine du refoulement" (*Die nachträgliche Korrektur des ursprünglichen Verdrängungsvorganges*)¹. Cela implique que la supposition de jouissance du savoir sexuel, qui en fait un savoir interdit, la supposition d'un sujet jouissant de ce savoir, se trouve en fin de cure réduite à un rebut dont le sujet se sépare : ce qu'on appelle destitution du sujet supposé savoir.

Je voudrais très rapidement conclure sur la procédure de la passe dans laquelle un passant témoigne du point où l'a mené son analyse, procédure qui doit permettre de reconnaître ou pas que ce témoignage est celui d'un analyste. Dans la *Lettre aux italiens*, Lacan évoque trois cas de figures.

- Si la sublimation est le fruit de l'analyse, "renvoyez le dit sujet à ses chères études. Il ornera de quelques potiches supplémentaires le patrimoine censé faire la bonne humeur de Dieu". Autrement dit, le sujet supposé savoir n'est pas entièrement destitué et l'analyse n'a pas produit un analyste ;

- Si le sujet a dans sa cure cerné la cause de sa propre horreur de savoir telle qu'elle se dit en vérité dans ses symptômes, ses rêves, ses lapsus ou actes manqués, telle qu'elle insiste dans les différents ratages de sa vie, s'il a par là éprouvé et reconnu l'impossible propre au sexe, alors il y a destitution du sujet supposé savoir. Mais "s'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance" ;

- Il n'y a d'analyste que dans la mesure où le sujet, ayant éprouvé et reconnu dans sa vérité particulière l'impossible propre au sexe, fait de cet impossible même la cause d'un désir mis en jeu dans sa pratique des cures et de la théorie.

¹ Ce passage a été improprement traduit en français par "La correction après coup du processus de refoulement originaire in *Résultats, idées, problèmes* II 1921-1938, op. cit. p. 242.

Les relations entre analystes sont-elles réglables sur la conduite d'une cure ? Beaucoup d'objections se présentent tout de suite à l'esprit. Parmi celles-ci il y a le fait que le transfert n'est pas nécessairement constitué entre les analystes et qu'il ne saurait être prescrit ou imposé de quelconque façon. Cette question est corrélée à une autre, pas tout à fait identique : une association d'analystes peut-elle répondre aux exigences d'une école ? S'il existe des résistances à l'analyse chez les analystes eux-mêmes, il importe de définir un mode d'association des analystes, autre que celui de la foule, qui puisse permettre un dépassement de ces résistances.

En posant seulement ces questions nous revenons sur l'affirmation freudienne d'une correspondance entre les résistances collectives et individuelles. Cette correspondance existe bien dans le cas de la psychologie des foules. Mais en dehors de ce cas ? N'existe-t-il pas des résistances spécifiques à la collectivité, et plus particulièrement celle des analystes ? A l'inverse n'existe-t-il pas des formations collectives capables de traiter ces résistances ? La correspondance supposée avec la cure dite individuelle ne serait-elle pas une résistance à un autre lien social possible mis en jeu dans une collectivité ? Cette résistance ne serait-elle pas dépendante d'une structure qui lui donne son sens, irrepérable dans le cadre d'une cure personnelle ?

Pour répondre à ces questions nous devons considérer les formations et les dissolutions des associations analytiques, particulièrement les lacaniennes², afin d'étudier comment s'est posé et a évolué, dans chacune, le rapport entre le mode de fonctionnement de l'institution et les principes analytiques dont elle se réclame.

¹ Ce texte a été présenté dans le cadre d'une journée d'étude organisée le 2 février 1997 par le Collège de la passe sur : "La passe, la cure et l'institution".

² D'autant plus que le "je dissous" de Lacan, concernant l'E.F.P., rejoint son "je fonde" initial.

Très tôt Lacan s'est intéressé à la vie des groupes et à la psychologie collective. Rappelons son article sur la psychiatrie anglaise et la guerre (1947)¹ – dans lequel il médite sur la structure des petits groupes formés par Bion, ancêtres des futurs cartels –, et celui sur le *temps logique* (1945), qui tente de formaliser une théorie de la décision dans les petits groupes. Ce n'est donc pas sans avoir réfléchi à la question qu'il fonde son Ecole en 1964 et on le constate à considérer un certain nombre de règles de fonctionnement édictées par lui à différentes étapes, notamment en 1964 et 1967.

- Tout d'abord, dès son *Acte de fondation*, en 1964, Lacan définit la composition et le fonctionnement de petits groupes de travail qu'il appelle *cartels* et il en attend un rôle décisif dans l'exécution du travail de l'Ecole. Par ailleurs, le travail y est organisé de façon rationnelle en trois sections comportant chacune trois sous-sections et Lacan précise: "Ceux qui viendront dans cette Ecole s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra".

Dans sa *Proposition du 9 octobre 1967*, le sens du mot "école" a évolué depuis 1964. Lacan est amené à distinguer entre la hiérarchie, inévitable dans une institution, et le *gradus*. Cette distinction est empreinte d'une certaine ambiguïté puisque *gradus* peut se traduire par "grade" et que le grade est un degré dans la hiérarchie. Mais *gradus* n'est pas seulement le grade, il est d'abord le "pas" de la marche (*gradum facere*) et la position du combattant. Le "pas" est à entendre aussi comme négation². Sans compter l'allusion possible au dictionnaire de poésie *Gradus ad Parnassum*. Le *gradus* implique une progression par degré, selon une gradation (c'est aussi un terme rhétorique) mais pas une graduation (où les intervalles sont fixes). Elle s'applique principalement à la différenciation binaire des AE et des AME.

¹ J. Lacan, *La psychiatrie anglaise et la guerre, L'évolution psychiatrique*, 1947, fascicule I, p. 293-312.

² J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967, Scilicet I*, Paris, Seuil, 1968, p. 14.

Lacan emploie aussi le mot à propos de l'enseignement dans une école: "Personne qui se soucie dans le *gradus* d'enseigner ce qui distingue le vide du rien..."¹ Le *gradus* n'empêche pas qu'il y ait des règles, il les commande même: "Qu'il y ait une règle du *gradus* est impliqué dans une Ecole, encore plus certainement que dans une Société". Faute de cette règle on peut penser qu'on assistera à une dé-gradation des relations entre les individus.

Enfin nous retiendrons, dans ce tableau non exhaustif des traits qui caractérisent la fondation de l'Ecole freudienne de Paris, la volonté marquée dès sa création par Lacan de séparer le lieu de son séminaire de l'Ecole. A partir de 1964, Lacan effectue son séminaire au titre de Chargé de conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, section des Sciences économiques et sociales, dans les locaux de l'Ecole Normale Supérieure (E.N.S.), rue d'Ulm à Paris. Deux autres écoles que l'Ecole freudienne de Paris accueillent le séminaire de Lacan. Cette séparation correspond à une volonté délibérée de Lacan, dont il s'explique dans son séminaire *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse* et dans son *Acte de fondation*.

Dans les *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* il dit: "Une école, si elle mérite son nom, au sens où ce terme s'emploie depuis l'antiquité, c'est quelque chose où doit se former un style de vie." (27 janvier 65). Il signale au passage que le nom de Paris, dans l'E.F.P., vient du fait que c'est le lieu où, dit-il "j'ai pris la charge de la diriger". La référence au "style de vie" peut être mise en relation avec le fait que, selon Lacan (dans *L'acte analytique*, 27 mars 68), l'analyse a pour conséquence "l'éclusage intermédiaire" d'une "vie psychanalytique" qui remet en question une idée reçue de la frontière privé/public, sans pour autant l'abolir. Cette remise en question se produit et se soutient dans l'école de psychanalyse, pas au séminaire.

Le séminaire, quant à lui, doit avoir une valeur d'action pour ceux qui y assistent: "Ici je demande que viennent ceux qui, à quelque titre prennent mon enseignement pour le principe

¹ *Ibid.* p. 21.

d'une action qui soit la leur et dont ils puissent rendre compte". Dans le contexte de ce séminaire, l'action fait référence à celle qui procède de la reconnaissance de l'objet *a* comme cause du désir.

La distinction entre lieu de l'école et lieu du séminaire, abordée dans *les Problèmes cruciaux*, trouve son écho dans *l'Acte de fondation* du 21 juin 1964. D'abord, remarquons que Lacan crée dans l'E.F.P. trois sections, reprenant le mot de l'E.P.H.E. D'autre part, dans sa *Note adjointe*, il écrit : "L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. Les "séminaires", y compris notre cours des Hautes Etudes, ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert". Son séminaire est donc un cours des Hautes Etudes. Il ne fait transmission que s'il est relayé par un transfert de travail dans une école. Cette notion est nouvelle chez Lacan et elle n'apparaît que dans ce texte. Il me semble qu'elle n'est pensable qu'en fonction de la mise en place, contemporaine, du sujet supposé savoir au principe du transfert.

Dans son *Préambule à l'Acte*, Lacan évoque la disparité des lieux et la notion d'école. "Cette fondation, on peut soulever d'abord la question de son rapport à l'enseignement qui ne laisse pas sans garantie la décision de son acte. On posera que, si qualifiés que soient ceux qui seront en mesure d'y discuter cet enseignement, l'Ecole ni n'en dépend, ni même ne le dispense puisqu'il se poursuit au dehors. Si pour cet enseignement en effet l'existence d'une audience, qui n'a pas encore pris sa mesure, s'est révélée au même tournant qui imposa l'Ecole, il importe d'autant plus de marquer ce qui les sépare."

L'enseignement constitue une garantie à la décision de fondation de l'école. Mais l'enseignement se poursuit en dehors de l'école et celle-ci n'en dépend pas. La garantie joue pour la décision de l'acte de fondation mais pas pour le fonctionnement de ce qui est fondé, qui est remis au jeu des transferts de travail. Pour justifier la séparation séminaire/école, Lacan invoque notamment son audience, dont l'existence s'est révélée en même temps que l'école. Cette synchronie de deux événements est une

raison supplémentaire pour les distinguer, afin sans doute de faire jouer la fonction logique de cette synchronie.

Enfin, Lacan évoque derechef le style de vie, en liaison avec l'école : "A nous en tenir au malaise de la psychanalyse l'Ecole entend donner son champ non pas seulement à un travail de critique : à l'ouverture du fondement de l'expérience, à la mise en cause du style de vie sur quoi elle débouche". L'école accueille les modifications du style de vie de chacun de ceux qui sont "mordus" par la psychanalyse. C'est une question qui se pose face au malaise dans la civilisation vis à vis duquel l'école constitue à la fois un lieu de refuge, d'asile, et une base d'opérations pour le combattre : "Il (le terme d'école) est à prendre au sens où dans les temps antiques il voulait dire certains lieux de refuge, voire bases d'opération contre ce qui déjà pouvait s'appeler malaise dans la civilisation". (*Préambule à l'Acte de Fondation*). La référence aux "temps antiques" évoque la création des écoles épicuriennes et stoïciennes au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Le Portique (de Zénon de Cithium) et le jardin (d'Epicure) ont surgi au moment où l'empire créé par Alexandre le Grand (mort en 323) déclinait, laissant la place à une période d'instabilité politique et aussi de désarroi dans l'histoire des idées. Ces deux écoles proposaient d'enseigner des règles de vie et d'action, différentes selon chacune, capables de réconcilier l'homme avec la Nature. On s'exerçait à la maîtrise du discours. Changer de savoir allait de pair avec changer de vie. Maîtres et disciples vivaient en commun de façon plus ou moins étroite. Dans le jardin l'amitié avait une grande place.

La volonté de Lacan de maintenir disjoints son séminaire et l'Ecole donne de la valeur aux deux sens du mot école et permet d'en articuler une dialectique. D'une part il désigne le lieu géographique où se tient un enseignement, une formation. Lequel lieu implique que s'y exerce une direction. L'Ecole était de Paris parce que Lacan la dirigeait à Paris. D'autre part le mot école désigne un mouvement de pensée qui, pour les psychanalystes lacaniens, tourbillonne autour des textes de Freud et de Lacan, en tant qu'ils sont troués par le réel d'un impossible.

Maintenant que Lacan n'est plus là pour modifier son texte par de nouvelles productions, on peut se demander à quelles conditions il est justifié de garder le mot école. Ne faut-il pas l'actualiser, si on tient à le garder ?

En 1964, Lacan définissait un projet d'Ecole de psychanalyse en opposition aux Sociétés de psychanalyse, jugées trop corporatistes, afin que la psychanalyse prenne sa place dans l'ensemble de la société. Il était animé par un esprit de combat contre le malaise dans la civilisation.

Aujourd'hui, Jacques Alain Miller a pu faire part de sa surprise devant la prolifération des lacaniens en lançant, en 1979, son "Tous lacaniens !" ¹, et le lacanisme est devenu un élément de notre culture, en lui apportant parfois de nouveaux idéaux. A l'inverse, une partie du malaise de la civilisation a envahi les écoles de psychanalyse, notamment en y laissant pénétrer la psychologie des foules avec sa soumission au leader. L'universalisme dont se réclame la psychanalyse connaît, avec l'internationalisation de son mouvement, des formes de colonisation originales qui s'opèrent parfois à l'envers. Dans ces conditions le terme d'école garde-t-il encore son sens de base d'opérations ? Ne désigne-t-il pas parfois une sorte de sas d'adaptation au malaise dans la civilisation ? La multiplicité des associations lacaniennes qui s'intitulent écoles de psychanalyse, tant en France qu'à l'étranger, ne contredit-elle pas la portée universelle du projet lacanien, même s'il admettait des exceptions ? Cette multiplicité ne compromet-elle pas l'unité du mouvement lacanien, justifiée par la sortie de Lacan de l'I.P.A. ?

Mais de quelle unité s'agit-il ?

Cette unité peut avoir plusieurs sens. Elle peut être celle d'un style, d'une doctrine, d'une pratique ou d'une cohésion imaginaire.

Certains ont accusé les lacaniens de vouloir créer une I.L.A. (*International Lacanian Association*). La multiplicité des écoles n'y obvie pas, dans la mesure où chaque école se réclame d'un mythe de l'E.F.P. ou de l'idéal d'une Ecole. L'idéal opère si la

pluralité des écoles reste masquée. Plus elle est masquée, plus l'idéal fonctionne et plus la tentation est grande pour chacune des écoles de se prendre pour l'Ecole idéale. L'école se soutient alors d'un idéal extérieur d'Ecole mais elle ne peut le soutenir qu'à nier cette extériorité car elle signifierait la reconnaissance d'autres écoles, qui la nient comme l'unique auquel elle aspire. La conjonction entre l'idéal I de l'Ecole unique et l'objet *a* de l'école particulière devient inanalysable et cette soudure s'oppose à la fin de l'analyse¹ des membres de l'école. Ceux-ci se mettent alors à parler de l'école comme d'un signifiant, tandis qu'elle devient un lieu cause de soi, moyen de production d'un savoir qui représente à lui-même sa propre finalité. L'école s'institue comme moyen et fin du savoir qui s'y élabore.

Telle du moins qu'elle est présentée par Lacan dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

Si la multiplicité des écoles lacaniennes sert à recouvrir l'idéal d'une Ecole qui pousse chacune des écoles à se considérer comme l'école idéale, il y a assurément là un échec du mouvement lacanien.

Ne serait-il pas temps d'examiner avec sérieux cette multiplicité afin d'en tirer un enseignement sur quelque chose qui n'a peut-être pas été explicitement dit par Lacan ?

Conclusion en forme de préambule

Pour ouvrir quelques pistes, en guise de conclusion, je proposerai une schématisation des types d'associations analytiques dans lesquelles on peut... échouer. Le critère en sera ce qui constitue à la fois la justification d'une institution analytique et le facteur de sa déstabilisation, à savoir le lien entre le fonctionnement institutionnel et l'analyse possiblement didactique. Les institutions s'orientent dans deux directions par rapport à cela : la première vise à renforcer la solidarité entre les deux, la deuxième à en distendre les liens.

¹ Telle du moins qu'elle est présentée par Lacan dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

¹ J.A. Miller, *Almanach de la dissolution*, Paris Navarin, 1986, p. 34.

Le premier cas est celui, globalement, de la majorité des associations de l'I.P.A., mais aussi, cela peut surprendre, de l'école fondée par Lacan. Bien que ce ne soit pas sur le même mode, les deux ont ceci en commun de renforcer la solidarité entre l'analyse didactique et l'institution. A l'I.P.A. cette solidarité est prescrite, fixée par avance et soumise à un contrôle tatillon. Une hiérarchie rigide - liste de didacticiens, cursus des enseignements, stations de contrôle - gouverne le fonctionnement. Cette organisation aboutit à une sclérose de la psychanalyse, comme le dénoncent d'ailleurs nombre de membres de l'I.P.A. : "L'I.P.A. est une organisation fossilisée, rigide et formaliste, qui ne répond plus, depuis longtemps, à l'évolution de l'analyse : alors que celle-ci est atteinte de sclérose, de dégradation et de discrédit, l'ensemble des analystes s'obstinent à nier cette réalité, à la tenir à l'écart, à parler à côté ou à se taire. L'association internationale fait "comme si de rien n'était"¹.

L'institution lacanienne en son principe, tend également à établir une solidarité avec la psychanalyse didactique, à ceci près qu'elle s'y prend d'une autre façon et qu'elle introduit le tiers terme "école". Si, comme l'affirme Lacan, toute analyse est didactique, l'institution est fortement convoquée à en évaluer le résultat, puisque l'institution se fonde de garantir ce qui est analytique. D'autre part, en créant des dispositifs tels la passe, les cartels, les sections, qui se veulent appliqués de ceux de la psychanalyse, et en inventant le ternaire imaginaire, symbolique, réel qui remanie les notions d'intérieur et d'extérieur, d'individuel et de collectif, le lacanisme tend vers une immixtion plus grande de l'institution dans la psychanalyse et vice versa au point qu'il est fréquent d'entendre chez les lacaniens l'opinion qu'il y a "quelque chose d'homogène entre la cure et l'école" (H. Zarka, *Dimensions freudiennes*, Documents de travail, décembre 1993).

Lors de sa fondation, en 1964, l'A.P.F. s'est explicitement prononcée contre cette conception. Il s'en est suivi que les membres de cette institution ont reconnu qu'ils étaient en

contradiction avec les règles de l'I.P.A. à laquelle pourtant ils souhaitaient tellement appartenir. J. Laplanche, et d'autres à sa suite, ont nommé le relâchement du lien entre analyse et institution qu'ils prônaient, "l'extraterritorialité de l'analyste". Pour en revenir à l'histoire, ce que Lacan montrait ouvertement - la seule analyse est la didactique : enseignement, formation et analyse du candidat ne font qu'un ; l'entrée en analyse est une adhésion aux idéaux du groupe et du leader, etc... - tout cela existe partout, et sans qu'on ose généralement se l'avouer. Or, cela remonte aux fondateurs : Freud qui a rapidement admis "l'analyse de soi" comme la façon la meilleure pour fabriquer un instrument analytique le meilleur possible. (...) A partir de là : fins professionnelles, idéaux du mouvement analytique du groupe et du leader, propagation de la doctrine et de la pratique orthodoxe, etc., tout s'enchaîne... y compris la "séance courte". (...) Ainsi la prise de conscience par rapport à Lacan ne pouvait que se compléter par une prise de conscience symétrique à l'égard des pratiques régnantes, toutes issues de Freud : un Freud qui s'est voulu fondateur d'Eglise tout autant que pionnier de l'inconscient. Au sein de l'A.P.F., fraîchement sortie du lacanisme, le problème fut vite posé en ces termes : restituer au maximum son autonomie à l'analyse personnelle, ou continuer à considérer celle-ci comme une pièce dans un dispositif visant à la "conformation la plus appropriée". L'inspiration de toutes ces règles (édictees par l'A.P.F.) tient en un seul mot : assurer au maximum l'extraterritorialité de la pratique analytique et, au premier chef, de l'analyse de celui qui se propose de devenir lui-même analyste. Sans illusion sur tout ce qui vient à l'encontre de cette autonomie par rapport à des buts utilitaires ou idéaux, les règles instaurées à l'A.P.F. évitent de créer ou même de favoriser un "inanalysable" : l'espèce de "cahier des charges" selon lequel l'institution analytique passe commande, auprès de ses didacticiens, d'analystes bien "conformés"¹. Cela conduit les membres de l'A.P.F. à poser que "extra-territoriale donc par

¹ J.P. Valabrega, "Contribution à l'histoire de la formation psychanalytique en France", *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 2, PUF 1989, p. 410-411.

¹ J. Laplanche, "Une révolution sans cesse occultée", *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 2, Op. cit. p. 396-397.

définition, l'analyse ne saurait être dans son engagement ni didactique, ni thérapeutique.¹ Cela les conduit à s'interroger cependant sur les façons de concilier cette extraterritorialité et les exigences de la transmission et à constater qu'il y a peut-être là une contradiction insoluble. Sans doute, par rapport à cela, n'est-ce pas un hasard si les analystes de l'A.P.F. sont réputés enseigner à l'université.

Toujours est-il qu'on peut observer que cette position est aujourd'hui assez répandue chez les lacaniens, mais de façon sauvage. Nombre de futurs analystes font en effet une analyse personnelle avec un analyste de leur choix tandis qu'ils suivent par ailleurs une formation "à la carte", pas nécessairement dispensée par l'institution à laquelle se rattache leur analyste.

Lacan a tenté de fonder, en raison, l'articulation problématique entre institution et analyse personnelle en s'appuyant sur le mot "école" qui constitue, selon nous, le lien logique de cette articulation. L'école constitue un tiers terme entre institution et analyse personnelle et aussi entre l'institution "analytique" et la société. L'école est un lieu d'immixtion de trois pôles (analyse personnelle, institution, société) où existent des procédures d'évaluation, de contrôle, de mise à l'épreuve d'une fonction de ceux-ci qui ni ne les homogénéise ni ne les dissocie. Telles sont la passe, les cartels, le gradus. Le fait d'école modifie le vocabulaire et l'abord de cette jonction des pôles : on parle, avec l'école, d'une articulation de la psychanalyse en intension et en extension.

Celle-ci justifie la fin de l'analyse. L'analyse n'est pas interminable parce qu'il existe une articulation entre la psychanalyse en intension et en extension qui est celle d'une bande de Moebius. L'intension n'est pas interminable parce qu'elle se recoupe, revient à son point de départ après un tour d'extension réalisant avec celui de l'intension une double boucle. La fin de l'analyse coïncide avec ce recouplement de la psychanalyse en intension et de la psychanalyse en extension.

¹ J.C. Arfouilloux, "Histoire d'un malaise dans la culture analytique", *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 2, op. cit. p. 361.

Comme l'indique Lacan dans la *Proposition du 9 octobre 1967*, la double boucle engendre une surface, le plan projectif, et trois points de fuite perspectifs sont à l'horizon du nouage de la psychanalyse en intension et en extension : dans le symbolique, le mythe d'Œdipe - dans l'imaginaire, l'I.P.A. - dans le réel, les camps de concentration.

Par contraste, on peut s'apercevoir qu'une des façons d'empêcher l'école de jouer son rôle "séparateur" se manifeste dans la volonté de faire se correspondre l'école et l'association qui est le support juridique de l'institution.

L'école fonctionne alors sur le modèle d'une parenté forte entre la cure individuelle et le mode de relation institutionnel. En général cela aboutit à une confusion des places, entretenue par un leader devenant l'analyste de l'institution qui risque alors de verser dans la secte. L'évolution peut se faire vers ce que J.-A. Miller revendique comme *Cité analytique* : "Nous parlons ici de *Cité analytique*. Pourtant Lacan a appelé notre groupe une école. Une école ce n'est pas une cité. Une école rassemble un certain nombre de sujets autour d'un savoir, et d'un maître de savoir, qui exhibe son travail, et comme il est lui-même travaillé par le savoir. Seulement une école, dans le sens antique, qui était la référence de Lacan, doit chez les modernes se supporter d'une association. Pour Lacan l'association n'avait pas d'importance : ce qui comptait pour lui était son travail, et l'écho de ce travail, l'Ecole. Les processus associatifs étaient expédiés à la va-vite. Eh bien, le réel en jeu au niveau de l'association, négligé par Lacan - il pouvait le faire -, s'est vengé. Il s'est vengé sur nous, et un petit peu sur Lacan aussi, ça a attrapé un petit morceau de lui à la fin. Lacan a d'ailleurs dit, ce qu'il n'a pas souvent dit, qu'il s'était pris les pieds dans cette affaire. Ce réel s'est vengé parce que sans doute il n'avait pas été reconnu comme il convenait. C'est pourquoi Lacan nous a lui-même lancés sur les voies d'une contre-expérience, qui consiste selon moi à penser aussi l'Ecole comme une Cité. Par exemple la permutation calme beaucoup les choses dans l'Ecole -, et elle n'était pas pratiquée à l'Ecole freudienne. *Cité* c'est un grand mot. Nous disons la *Cité*

analytique, et ce disant, nous avons à penser le rapport entre la Cité et l'Ecole. L'Ecole n'est pas seulement une cité, mais elle est aussi une cité, dont les membres ont des droits et des devoirs. On ne peut négliger cette dimension. C'est une des leçons que l'on peut tirer de ce qui est arrivé à la fin de la vie de Lacan dans son rapport à son Ecole¹. Je ne crois pas qu'en fondant l'Ecole freudienne de Paris, Lacan ait traité à la va-vite les processus associatifs. Ce qui me paraît intéressant en revanche dans la rhétorique de Miller, c'est qu'il réalise au moyen du terme "Cité analytique" une soudure entre l'école et le fonctionnement associatif. Il serait intéressant d'étudier ce que ce modèle doit à *La République* de Platon ou à l'opposition Cité de Dieu/Cité terrestre de Saint-Augustin.

Si l'on souhaite aujourd'hui restituer au mot école toute sa portée, il nous paraît nécessaire de situer l'école en fonction d'une position intermédiaire entre l'analyse personnelle, l'institution et la société et de remettre en cause la part qui revient à l'édification d'un idéal dans ce qui préside à la multiplicité des écoles.

¹ J.A. Miller, *Réflexions sur la cité analytique, La cause freudienne*, Publication de l'Ecole de la cause freudienne - A.C.F., Paris, avril 1996.

Clinique du processus du nœud

Autisme analytique et subjectivité scientifique. (2^{ème} partie)¹

Jean-Michel Vappereau

Commençons à faire circuler la raison au travers d'énoncés. Il ne suffit pas de se complaire dans une description qui fait croire à la pensée. Raisonner n'est pas seulement suivre les rets d'un objet modèle, bien que la plupart croient être logique, c'est à dire penser correctement, en s'y prenant de la sorte. Qu'en est-il des structures freudiennes de la névrose, de la perversion, de la psychose et de la psychanalyse si nous sommes astreint à un calcul de leur raison.

Quelques rappels sont nécessaires, n'étant peut être pas tous à la disposition de certains, dans la suite de ce que nous avons montré du pliage du schéma de Freud par Lacan en ses schéma R et L et leur relation pulsative qui présente une esquisse de solution à de nombreux problèmes cliniques.

1. Quelques rappels

r1 - Définition du symptôme

Partir d'une définition du symptôme donnée par J.Lacan au cours des années soixante.

"La dualité saisie ici de deux principes, ne nous divise comme sujet qu'à être trois fois répétée de chaque essence qui s'en sépare, chacune saisie de sa perte en la béance des deux autres.

Nous les appellerons : jouissance, savoir et vérité. Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir. C'est ce que la psychanalyse découvre dans ce qu'elle appelle symptôme, vérité qui se fait valoir dans le décri de la raison."²

A cette date, Lacan traite de la structure en termes de surface. Il ne montre ni ne parle encore du nœud borroméen

¹ La première partie constitue le chapitre VII de mon ouvrage *Nœuds*, Ed. Topologie en Extension, Paris 1997.
² J. Lacan, "La psychanalyse dans son rapport avec la réalité" *Scilicet* n° 1, p. 58.

pour soutenir ce lien entre trois, ici trois essences¹, chacune saisie de sa perte en la béance des deux autres.

Pour ne pas commettre d'anachronisme nous présentons ces trois termes de jouissance, de savoir et de vérité sur la bande de Moëbius découpée par sa coupure à double tour comme dans le schéma R. Nous faisons correspondre le couple, vérité et savoir, au deux faces opposées de la bande bipartie qui borde, du fait de cette coupure, la partie moëbienne que cette coupure isole et à laquelle nous faisons correspondre la jouissance.

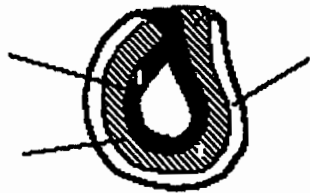


Schéma R

fig.1

Cette correspondance vaut donc comme si nous associons le couple formé par la vérité et le savoir au couple imaginaire et symbolique la jouissance étant mise en correspondance avec la réalité psychique du schéma R.

Ceci est d'autant plus légitime du fait que nous pouvons lire ainsi la définition du symptôme, où l'on entend bien que la vérité résiste au savoir comme une face se distingue d'une autre face à laquelle elle est opposée dans une surface bipartie, c'est à dire sphérique (intrinsèquement orientable sans coupure et par conséquent orientée) et que la partie non orientée, moëbienne disons nous, est le lieu de passage ou le lieu tampon entre une face (une orientation) et l'autre face (l'autre orientation intrinsèque).

¹ Remarque à reprendre plus tard. Nous ne prétendons pas traité encore ici de ce vocabulaire de l'être comme dirait E.Gilson tel qu'il est repris par Lacan jusqu'à la fin de son enseignement. Il s'agit de cette grammaire de l'être entre *sujet*, *verbe*, *complément* et *substance*. dont nous avons le projet pour lire conjointement l'Esquisse de Freud et l'Éthique de Spinoza (voir le séminaire livre VII).

Ceci pour présenter une façon d'entendre la définition du symptôme où le syntagme "trouver à résister" est entendu comme "y trouver un moyen de résister" ou "y trouver la force de résister" au savoir. Nous n'illustrons pas le fait que la vérité y trouve à se réjouir ou à se satisfaire d'y trouver de la jouissance, qu'elle jouisse ne fait de l'ombre qu'au névrosé qui reste sec avec sa lâcheté devant la jouissance de son idéal, peint sur un masque et qui en a le droit et les moyens.

Nous avons montré que ce schéma R est l'amorce d'une dynamique effective de la structure dans sa relation au schéma L qui en représente la fermeture, soit l'ouverture du circuit inconscient. A l'état R, l'Ics. est fermé, ça ne passe pas, il faut que le schéma se ferme à l'état L pour que l'Ics. s'ouvre.

r2 - La forclusion du signifiant du Nom de père

C'est précisément lorsqu'il y a des trous dans ce schéma R que l'appareil ne fonctionne plus, comme dans la névrose et la perversion. C'est alors la psychose.

"Essayons maintenant de reporter la position du sujet telle qu'elle se constitue ici dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans notre schéma R." ¹

Lacan propose de placer sur son schéma,

- le Créé I à la place en P laissée vacante de la Loi ;
- le Créateur à la place où paraît se dénuder une absence ;

- de l'une à l'autre place une ligne qui culminerait dans les Créatures de la parole, le dénuement étant rapporté à la forclusion du Père, cette absence est celle qui avait permis [à la primordiale symbolisation M de la mère] de se construire, le culmine occupant la place de l'enfant refusé aux espoirs du sujet et cette ligne, "se concevrait ainsi comme contournant le trou creusé dans le champ du signifiant par la forclusion du Nom-du-Père (voir schéma I, *Ecrits*, p.571)."²

¹ J. Lacan, "Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", *Ecrits* p. 563.

² *ibid.*

Nous voulons commenter cette disposition dans la partie S du schéma R disposée dans la surface qui le complète de manière partielle, sur la bande de Moëbius, soit le plan projectif troué (voir *Étoffes Conclusion p.295*). Mais il y a plusieurs trous dans notre problème ; nous en ferons deux autres :



schéma R troué (trois trous)

fig. 2

Nous indexerons ces trois trous des lettres P_0 , Φ_0 et aa'

Nous venons de parler du trou P_0 creusé par la forclusion du Nom-du-Père, dans le champ du signifiant.

Si on se rapporte à l'état terminal du procès psychotique présenté par Lacan avec le schéma I nous constatons qu'il y a un trou Φ_0 corrélatif ouvert dans le signifié par le défaut du Nom-du-Père, défaut qui a creusé le trou P_0 dans le champ du signifiant.

"C'est le défaut du Nom-du-Père à cette place qui par le trou qu'il ouvre dans le signifié amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où le signifiant et le signifié se stabilisent dans la métaphore délirante."¹

Cette place dont parle là cette citation, il est dit juste avant que c'est la place de l'Autre (voir ici schéma R) où le Nom-du-Père n'est jamais venu (forclos) et que ce Nom-du-Père soit appelé à cette place (voir où sont A et P dans le schéma R) en opposition symbolique au sujet (voir la place de S et de ϕ dans le schéma R) déclenche la psychose. C'est là, d'après notre lecture du schéma I, du côté S et ϕ du schéma R que s'ouvre un trou Φ_0 dans le signifié. Qu'en est-il de la cascade des

¹ *ibid.*, p. 577.

remaniements du signifiant ? C'est ce que nous relevons plus haut. I vient en P, vient à la place de P, provoquant une déformation du schéma R troué en Schéma I, la primordiale symbolisation M de la mère ne bouge pas, ainsi la ligne MI contourne le trou P_0 jusqu'à ce que cette cascade qui déforme continûment le schéma R troué vienne se stabiliser dans cette caricature de la structure qu'est le schéma I au terme du procès psychotique.

r3 - Le terme du procès psychotique

En effet, notre disposition du schéma R (voir *Étoffes p.277 à 299*) sur la bande de Moëbius pourvue de sa coupure qui fait un double tour nous permet d'effectuer la déformation déduite d'une de ses localités, dans une analyse extrinsèque, de l'espace dans son ensemble (voir à cette égard ce que dit Lacan vers la fin du séminaire *l'Identification*). Le délire provoque comme une caricature de la réalité, car la zone \mathcal{R} , dite aussi réalité psychique, du schéma ainsi disposé se trouve déformée en suivant la transformation continue de la ligne (M,I) et du même coup de la ligne (m,i) qui contourne le trou Φ_0 .



schéma R troué transformé en schéma I

fig. 3

Mais la lecture du schéma I placé dans l'espace projectif où il induit une déformation d'ensemble, livre une autre indication moins remarquée par les commentateurs jusqu'ici. Il y a un troisième trou aa' dans la zone R hachuré dans les graphiques de Lacan. Trou qui a été beaucoup commenté à partir des remarques parlées de Lacan lorsqu'il est question de prélever l'objet a, mais où et de quoi ? Si c'est impossible dans la psychose c'est parce que à la place de cet objet il y a un trou qui

empêche la structure de fonctionner, l'acte de se produire autrement que dans un délire substitutif.

Passons à l'analyse intrinsèque du discours de l'analyse qui prétend encore aujourd'hui étudier seulement de manière extrinsèque le procès de la psychose. Or, nous tenons, pour nous, dans ce discours qu'il n'y a pas de métalangage.

2. Situation de la psychanalyse aujourd'hui.

Nous tenons que là où Freud a laissé un mythe Lacan l'a remplacé par un trou. Il s'agit du mythe de *Totem et tabou* avec le père orang-outang de la horde primitive, tué par ses fils, ils reproduisent entre eux la loi du père en question dans le temps suivant. Fi de l'émancipation et on nous bassine de moralisme depuis lors.

De quoi s'agit-il dans ce lien au meurtre, au crime, à la délinquance ? Il faut que la loi soit instaurée deux fois, une première fois et dans un deuxième temps, *après un moment de disparition* pour devenir Loi symbolique. Ça n'a jamais voulu dire que d'une loi on ne pouvait pas en changer ou même s'en passer. Ça veut dire que le père symbolique c'est le père mort. Freud ajoutera à cela l'introduction dans sa doctrine de la pseudo-instance qu'est le surmoi¹.

Nous avançons que du fait de ce trou majeur et de deux autres, Lacan a laissé le discours analytique, c'est à dire le lien social déterminé par la pratique d'une analyse, dans sa perspective d'extension, dans l'état d'un délire du type de celui de Schreber. Et qu'il en est ainsi si nous laissons les choses se déduire toutes seules de ces conditions comme c'est le cas actuellement, depuis 1981.

Les deux autres trous sont un discours sur le Parménide, traitant bien sûr du un et du multiple, et un

¹ J.M. Vappereau, Encyclopédie Universalis. article *Surmoi*.

séminaire sur l'objet et la représentation dont il a parlé et qu'il n'a pas fait.

Par contre selon son ironie coutumière, Lacan a laissé un mythe à un autre endroit de sa construction critique de l'oeuvre de Freud, pour que les petits malins continuent à se gratter la tête à ce propos. C'est le mythe de la lamelle comme libido (surface) à sa place dans la théorie de la pulsion. ("Position de l'inconscient" *Ecrits*, p.845).

Mieux encore, il a donné le moyen de sortir de cette perspective bloquée qui a commencé d'agir dès la dissolution de l'E.F.P., quiconque y a assisté a pu être sensible à ce vent de délire qui s'est stabilisé depuis. Mais personne ne veut de ce moyen à l'heure actuelle et il est bien intéressant de constater quelle est la figure employée par Lacan pour faire en sorte que ces affamés infâmes ne veuillent pas de sa solution topologique !

3. Définition de la psychanalyse en extension.

Il s'agit d'ajouter l'œdipe au délire de Schreber dans sa présentation en termes de surface sous l'aspect d'un nœud de bord.

Lacan l'indique explicitement dans un écrit qui est beaucoup lu depuis mais dont personne n'apprécie la valeur stratégique, lisible seulement à partir du style de la raison qui le parcourt. Que personne n'ait vu ni même aperçu cette conséquence de ce qu'il dit et écrit alors, nous montre bien dans quelle période de psychanalyse paresseuse nous sommes plongés depuis un bon moment. L'ironie de la situation n'échappera à aucun des lecteurs futurs. Il semble que le composant topologique de l'enseignement de Lacan ait bien fonctionné comme écran pour ces auditeurs dès les années soixante lorsqu'il se renforce d'une référence aux surfaces topologiques intrinsèques. Nous lui avons consacré un de nos ouvrages¹

¹ J.M. Vappereau, *Étoffes*, les surfaces topologiques intrinsèques, TEE 1988 Paris.

d'enseignement sans aucun espoir de ne rien y changer avant un moment.

Donnons la citation où se trouve la proposition dont nous voulons faire état. Elle se trouve dans le commentaire des trois lignes d'horizons factices associées aux dimensions R, S et I, telles que nous avons montré où elles se trouvent à l'occasion de la présentation du schéma L sur le plan projectif lorsque celui-ci est réalisé par une immersion en cross-cap (Étoffes p.324). Chacun de ces cercles est un moyen de nouer la psychanalyse en extension à la psychanalyse en intension¹.

"Je voudrais éclairer ma lanterne simplement de ceci, retirez l'œdipe, et la psychanalyse en extension, dirais-je, devient tout entière justiciable du délire du président Schreber."²

Nous retenons de cette citation la proposition suivante :
"...retirez l'œdipe, et la psychanalyse en extension, ..., devient tout entière justiciable du délire du président Schreber."

C'est cette proposition qui va nous occuper maintenant. Nous pouvons déduire quelques conséquences non seulement descriptives mais logiques de cet énoncé.

Retirez l'œdipe, et la psychanalyse en extension devient tout entière justiciable du délire du président Schreber.

Nous la renversons et nous obtenons l'énoncé suivant :
Ajoutez l'œdipe, et le délire du président Schreber devient tout entier justiciable de la psychanalyse en extension.



Schéma I du délire stabilisé.

fig. 4

¹ J.M. Vappereau, "Nouage de l'extension à l'intension à la surface du plan projectif", Cahiers de lectures freudiennes *Les racines de l'expérience*, Lysimaque, Paris. *Étoffe* Appendice chp. 1 p.303- 309.

² J. Lacan, "Proposition sur le psychanalyste de l'École, 1967.

Nous ajoutons l'œdipe à cette situation de **délire stabilisé** en nouant le schéma I de telle manière que les trois composants de son bord soient noués borroméennement.



fig. 4

Schéma I noué

Ce délire stabilisé constitue l'état actuel de la psychanalyse en extension en tant que Lacan a laissé un trou dans son enseignement à l'endroit du père en ne faisant pas son séminaire intitulé "Les Noms du père"¹ et qu'il a dissout son École freudienne dite de Paris. Nous avons assisté au déclenchement du délire qui s'est institué alors et que l'on ne vienne pas nous réclamer plus de clinique quand celle-ci reste inaperçue des soi-disant cliniciens quand ils sont pris dedans. Ça laisse peu d'espoir pour la suite.

Nous les avons vus atteints de ce que nous avons déjà appris de notre propre expérience d'analysant, trouble, persécution, terreur, névrose de ceux qui s'offrent à cette dérision, perversion très facile de ceux qui voudraient nous faire croire qu'ils sont désirants, psychose en fait dominante accompagnée de bêtise et d'ignominie, mais pas de psychanalyse.

Nous fréquentons différents tenants du discours analytique, du fait de leur pratique de l'analyse, au travers des différents continents pour indiquer ce type de nouage nécessité alors. Que personne n'en ait cure ne nous dérange pas puisque

¹ E. Porge, *Le Nom du père chez Jacques Lacan* Èrès 1997 Ramonville Saint-Agne.

nous sommes nous-mêmes, certainement responsable du diktat totalitaire d'exclusion décrété par Jacques Sokal et Alain Brickmont dont nous sommes la victime au titre de Perceval, le plus jeune, et auquel l'ensemble des frères ennemis se soumettent d'un commun accord, ce qui ne les empêche pas de se disputer entre eux. Comme quoi, une fois de plus, nous pouvons constater que la violence repose toujours sur un pacte, ce qui veut dire plus sur le symbolique que sur l'imaginaire.

Admettons que le schéma R de la symbolisation, du fonctionnement de l'appareil psychique, de l'acte dans la structure

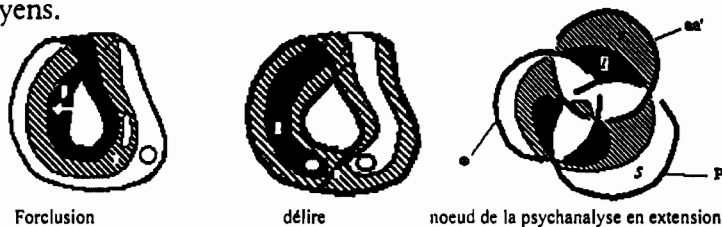


Structure du refoulement et du déni

fig. 1

ne fonctionne plus, et n'est plus présent dans la clinique que de manière latérale, dans des pratiques orthodoxes ritualisées qui ne produisent rien ou dans des pratiques de l'imitation qui entretiennent la confusion.

Nous sommes donc maintenant de manière plus courante dans le lien social analytique en présence d'une série de trois situations successives dont la troisième relève de notre responsabilité pour l'instant puisque personne ne l'a aperçue dans la construction de Lacan, faute de s'en être donné les moyens.



Forclusion

délire

noeud de la psychanalyse en extension

Schéma R troué, Schéma I et schéma I noué

fig. 4

Nous en voulons pour preuve qu'à chaque occasion, lorsqu'il est question de la structure, ce qui veut dire du père, les tenants de quelque bord que ce soit, nous répondent par le terme de mythe, ce qui veut dire symbolisme là où nous parlons de structure, ce qui veut dire symbolique faute d'arriver à articuler comme nous le faisons le mathème au poème via la logique et l'ordre juridique, économique et politique.

Pour cela il n'y a qu'une chose à considérer. A savoir décider si l'angoisse trouve son prototype dans le soi-disant traumatisme de la naissance (ceci affaiblit l'importance du narcissisme de mettre le corps sous l'aspect organique au départ de la construction) ou dans le malentendu des parents. Lacan ajoute "ils ne s'entendent pas crier" (ceci renforce le composant réel de la prématuration du mammifère humain, l'imaginaire de l'image spéculaire) en situant le symbolique comme lié au lieu de la castration... de l'impossible du dire, impossible que le sujet se sache effet de parole,

"soit ce qu'il est de n'être autre que le désir de l'Autre." ¹

Ayant raccordé cette situation à la référence dernière donnée par J. Lacan à Paris avant de partir pour Caracas et puis se taire définitivement, nous voudrions maintenant montrer comment cette étape d'un nœud des composants de bord du schéma I permet de mettre en œuvre la pratique d'une analyse particulière. Car cette extension ne se produit que du particulier au particulier à partir de cette donnée.

Ce travail comportera une suite.

¹ J. Lacan, "Position de l'inconscient", *Ecrits*, p; 836.

*Christian Fierens*²

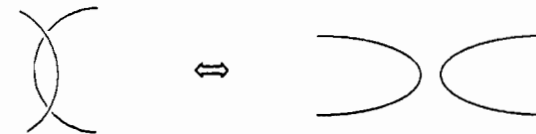
Il y a six interventions possibles :

On peut décrire deux fois trois types d'interventions qui changent la présentation du nœud tout en en conservant sa stricte identité. Ce sont les mouvements de Reidemeister :

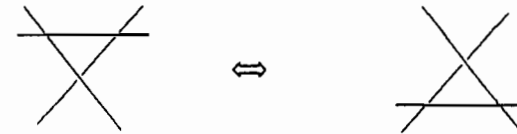
1 et 1' : mouvements sur la boucle :



2 et 2' : mouvements sur la maille :



3 et 3' : mouvements sur le triskel non alterné :



¹ Ce texte a été présenté au cours d'un après-midi de travail autour du livre *Nœud* de J. M. Vappereau.

² Christian Fierens est psychanalyste à Bruxelles.

Tout changement de présentation qui assure l'identité du nœud peut être décomposé en ces mouvements élémentaires.

Ces mouvements élémentaires sont identiquement la structure de toutes les interventions qu'on peut faire dans une thérapie par la parole sans changement fondamental.

Toute intervention du thérapeute se réduirait ainsi à une combinaison de trois (fois deux) mouvements :

1 et 1') Le mouvement simplification/complexification (ou le mouvement boucle) : lorsqu'un trajet psychique - que nous considérons comme le fil linéaire d'un texte - est tracé, nous pouvons remarquer que le trajet aurait pu éviter des boucles inutiles : ainsi dans le trajet d'hésitation de l'obsessionnel, il sera aisé de lui communiquer qu'il était déjà arrivé à sa décision finale dès les premiers temps de sa procrastination. Inversement, on pourra toujours montrer qu'une décision apparemment immédiate implique tout le détour d'un raisonnement qui n'est pas entièrement déployé, ex-plicqué ; le thérapeute peut donc agir tantôt pour simplifier (et hâter la conclusion), tantôt pour complexifier (et dévoiler la complexité des raisons à comprendre).

2 et 2') Le mouvement répétition/singularisation (ou le mouvement maille) : deux morceaux de fil de discours apparemment très éloignés peuvent présenter une structure semblable, le minimum requis étant qu'ils se croisent en deux points qui définissent un segment commun ou parallèle : ainsi on pourra indiquer à un niveau individuel un parallélisme oral entre la cigarette, la pipe de celui qui fut un grand tâteur, à un niveau intersubjectif on pourra noter la stricte correspondance entre les colères d'un individu et celles qu'il subissait de son père par exemple ; le thérapeute peut intervenir pour faire remarquer ce type de répétition, mais il peut aussi intervenir pour dénouer ce genre d'analogie : une colère n'est pas une autre et la cigarette a éventuellement d'autres enjeux que le sein, etc ... Il peut donc désintriquer la répétition pour insister sur la singularité de l'acte en question : la seule chose qui se répéterait

serait en définitive l'échec d'une répétition (Kierkegaard).

3 et 3') Les implications triangulaires (mouvement du triskel non alterné) : devant une scène dont l'individu est apparemment la victime, il peut soit passer son chemin, soit s'y sentir impliqué ; ainsi toute scène peut-elle faire office de répétition d'une scène primitive. Tout événement est potentiellement traumatique. Ce traumatisme peut donc être conçu comme déterminant l'individu dans son être même ; mais en même temps, l'individu peut uniquement être le perturbateur d'une scène. Par rapport au couple des parents, l'enfant peut être vu comme enfant désiré (résultat du couple) ou comme enfant réel (faisant irruption dans le couple). L'intervention du thérapeute peut ainsi déplacer l'individu par rapport à une situation complexe où il n'est pas directement impliqué.

Ainsi le thérapeute se trouve armé de six types d'interventions qu'il pourrait manipuler pour obtenir la meilleure présentation d'histoire de son patient. Le thérapeute apparaît ainsi totalement libre dans ses interventions pour sa propre vision de la guérison (ou autre but du traitement).

Cette liberté quasi infinie dans la tactique de la thérapie paraît indiquer une liberté dans la tactique de l'interprétation.

Il n'en est rien ; car aucune de ces six interventions n'est une interprétation !

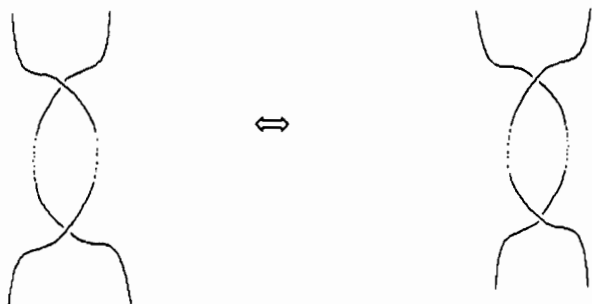
"La direction de la cure et les principes de son pouvoir" (J. Lacan, *Ecrits*), montrait que la liberté de tactique et d'intervention est liée à une stratégie de transfert et une politique de l'analyste où se perd chaque fois un degré de liberté. D'où les trois paragraphes centraux du texte : Quelle est la place de l'interprétation ? (*Ecrits*, 592) ; Où en est-on avec le transfert ? (*Ecrits* 602) ; Comment agir avec son être ? (*Ecrits* 612) qui reprennent chaque fois en dix pages environ les questions successives de tactique de l'intervention (soi-disant interprétation), stratégie (du transfert) et politique (de l'analyste).

Il n'y a d'interprétation proprement dite que dans la

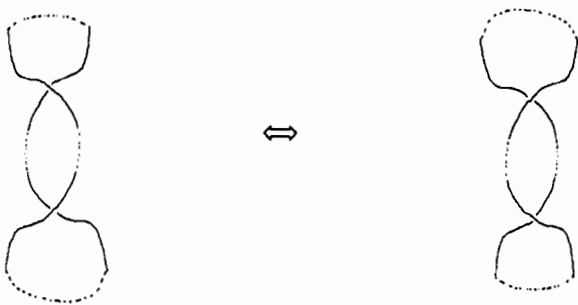
dimension du transfert. Autrement dit les six mouvements de Reidemeister ne nous indiquent rien sur l'interprétation proprement dite, mais touchent uniquement à la tactique de l'intervention ; en ce sens, ils relèvent uniquement de la psychothérapie : le psychothérapeute manipule une présentation pour les besoins de la cause, la sienne ou le bien du patient, etc... Pure liberté tactique.

La transformation du nœud : les mouvements gordiens.

Pour transformer un nœud, on peut changer cette fois non plus un seul endroit à la fois comme dans les mouvements de Reidemeister, mais un couple de croisements : couple de croisements (1 et 2) qui mettent à contribution chaque fois les mêmes deux ronds avec entre les deux croisements autant de péripéties que l'on veut (gordien impropre) :



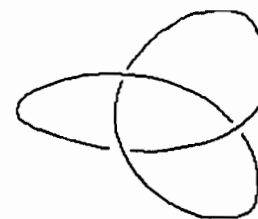
couple de croisements qui mettent à contribution le même rond se croisant lui-même deux fois (1 et 2) avec entre les deux autant de péripéties qu'on veut (gordien propre) :



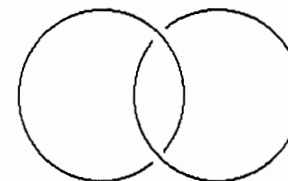
L'action simultanée à deux endroits aussi éloignés que l'on veut suppose le transfert, soit une équivalence entre les deux endroits : on supprime l'intervalle entre les deux événements pour hâter une conclusion qui fait acte et change non pas simplement la présentation mais la structure : il s'agit là non simplement d'une intervention, mais d'une interprétation incluant l'élément du transfert. Pour schématiser, supposons une masturbation infantile en rapport avec une crampe d'écrivain à l'âge adulte. L'interprétation transforme simultanément le sens de la masturbation (qui prend par exemple une dimension culturelle jusque là insoupçonnée) et le sens de la crampe de l'écrivain (qui découvre une sensualité jusque là refoulée). Posons que l'interprétation change toujours deux choses à la fois ou n'est pas une interprétation, mais un simple changement de présentation (avec effets thérapeutiques éventuels non négligeables d'ailleurs).

Considérons maintenant les cinq figures élémentaires que l'on peut rencontrer tant en topologie qu'en clinique :

1) Le nœud de trèfle (un seul rond) donne la structure du délire en tant qu'il suit son seul chemin dans ses propres croisements.

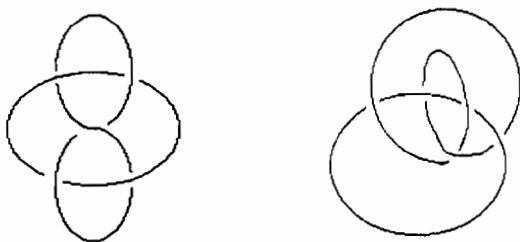


2) L'enlacement (chaîne à deux ronds)



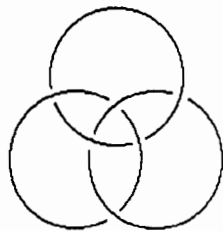
fait dépendre la réalité psychique des circonstances extérieures : c'est la plainte de la belle âme, mais c'est aussi la théorie du psychologue qui explique les constellations psychiques par la génétique, les causes traumatiques etc... Le grand Autre est cause personnifiée de tous nos maux. Enlacement de la demande et du désir : double tore "névrotique" par excellence : le névrosé demande le désir de l'Autre et attend que l'Autre lui demande de désirer.

3) Le chaîneud de Whitehead (deux ronds tenant ensemble par autre chose qu'un enlacement) articule bizarrement deux ronds un sous forme de rond proprement dit et un sous forme de huit intérieur (ou non) :



ces deux positions sont strictement réversibles. Le fantasme, comme $\mathcal{S} \diamond a$, a cette même articulation.

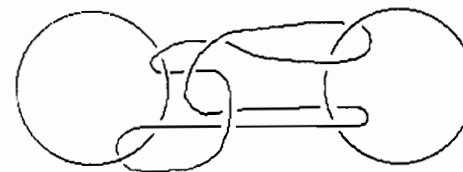
4) Le nœud borroméen (chaïneud borroméenne) articule trois ronds qui n'ont aucun enlacement :



La métaphore articule de même des chaînes qui n'ont aucun rapport sémantique. Ce mode d'articulation reprend la

"subjectivité scientifique" qui articule sous un mode non enlacé des régions totalement disparates : les croyances et hobbies du savant ne participent pas de la chaîne de sa science, tout en lui étant articulés sous un mode borroméen.

5) La chaîneud borroméenne généralisée articule trois ronds (ou plus) sous un mode de suppléance. Là où le borroméen présenterait un défaut de construction, un rond supplémentaire viendrait réparer : il s'agirait là de la réalité psychique, de l'œdipe, du père ou du symptôme qui se réduisent tous à un moyen de fortune pour sauver la métaphore propre au borroméen.

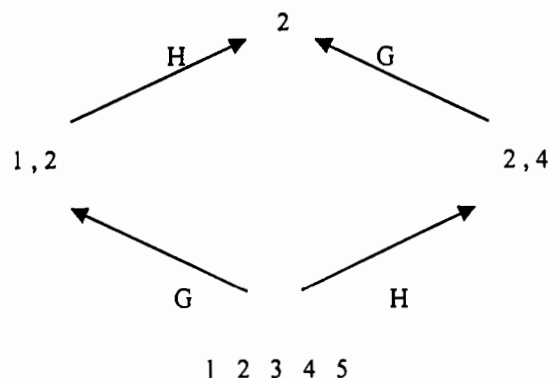


Nous avons ainsi cinq figures élémentaires qui peuvent être soumises aux transformations des mouvements gordiens.

Le mouvement gordien impropre (G) permet de réduire les figures élémentaires à l'exception de l'enlacement et du trèfle.

Le mouvement gordien propre (H) permet de réduire les figures élémentaires à l'exception de l'enlacement et du borroméen.

Telle est la situation lors du débat entre Lacan et Soury.

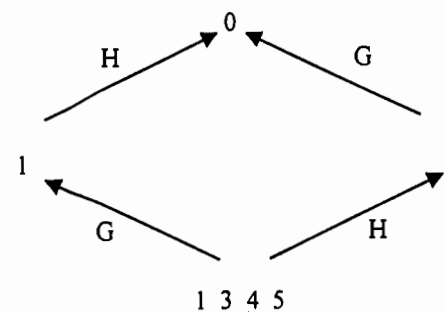


- 1 = trèfle
- 2 = enlacement
- 3 = Whitehead
- 4 = borroméen
- 5 = borroméen généralisé

Schéma de l'interprétation en mouvements gordiens propre et impropre.

Une première étape consiste à comprendre que l'enlacement paraît absolument irréductible par la psychanalyse. La névrose n'est pas guérie par la psychanalyse. Pour commencer effectivement une analyse, il est en effet nécessaire que le névrosé dépose sa névrose par principe en dehors du lieu de la cure : c'est le renversement de la belle âme (premier renversement dialectique de "Intervention sur le transfert"). Ce renversement induit chez celui qui devient analysant a son strict pendant dans le chef de l'analyste : l'analyste doit cesser de croire au traumatisme qui enlancerait l'analysant à une réalité extérieure. L'analyste - tout comme Freud - doit renoncer à sa *Neurotica*. Autrement on reste inmanquablement en situation asilaire, c'est à dire d'assistance sociale.

Resteraient donc quatre mouvements élémentaires : schéma de l'interprétation en terme de mouvements gordiens après exclusion de l'asile et de l'assistance sociale :

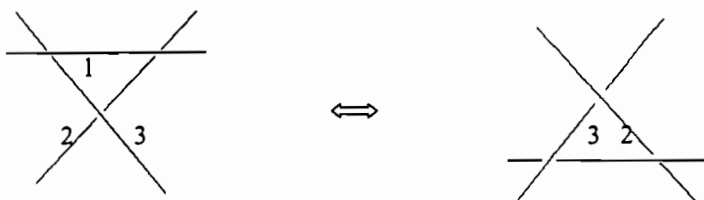


En admettant la théorie de l'interprétation la psychanalyse comme ensemble combiné des deux types de mouvement gordien, on obtient du premier coup - quel qu'il soit (gordien propre ou impropre) - la résolution du borroméen généralisé (c'est à dire suppléant) et du Whitehead. On ne peut se contenter d'une explication qui réduit du premier coup (quel qu'il soit) le fantasme (Whitehead) à rien. De plus cette théorie ne permet pas de concevoir une opération qui laisserait intacts le trèfle, le borroméen et l'enlacement tout en résolvant les deux autres figures. Cette analyse ne nous indique que deux temps qui devraient nous amener au résultat final et d'autre part, elle implique chaque fois un mouvement fort complexe : les mouvements gordiens agissant chaque fois à deux endroits à la fois.

D'où la question centrale de J. M. Vappereau : peut-on concevoir un mouvement (inconnu à ce moment) qui dénouerait le Whitehead et le borroméen généralisé, mais pas le trèfle et pas le borroméen ? (*Nœud* 156 157). Une réponse positive est fournie par le mouvement noeud hybride.

Les mouvements noeuds de Vappereau

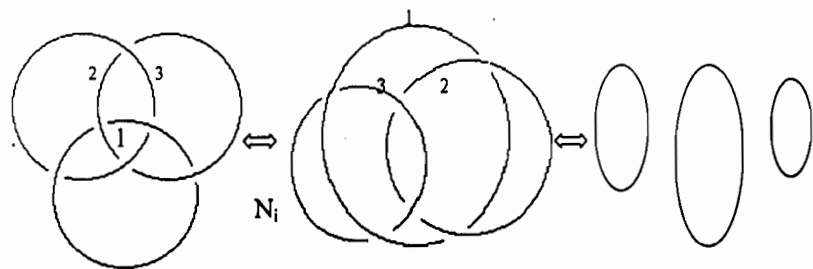
Mouvement nœud :



Le mouvement nœud porte donc sur trois brins qui peuvent appartenir à un seul rond, à deux ou à trois ronds différents : il sera appelé alors respectivement propre (N_p), hybride (N_h) ou impropre (N_i).

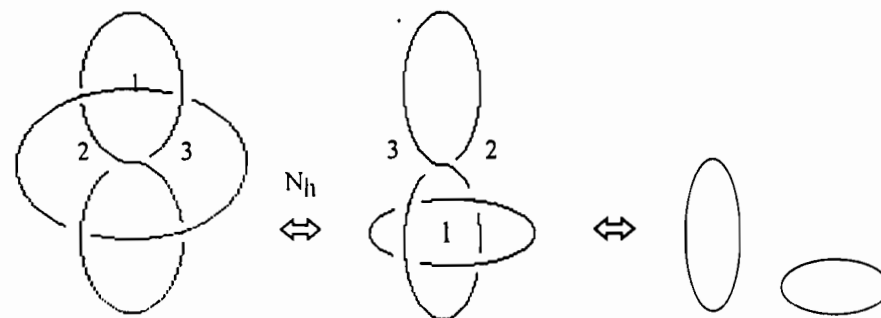
Les différents mouvements nœud peuvent dès lors résoudre toutes les figures élémentaires à l'exception de l'enlacement :

N_i résout le borroméen¹ :

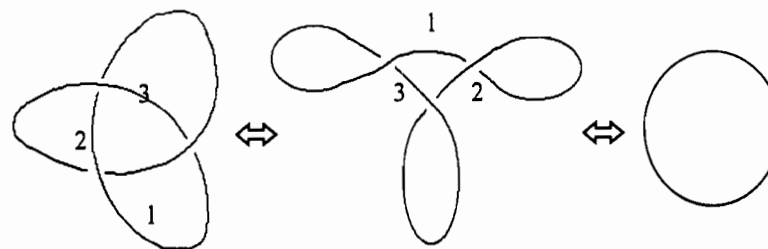


¹Il ne résout pas le borroméen généralisé puisqu'il ne contient pas de triskel à trois ronds différents ! A moins de figures intermédiaires par les mouvements de Reidemeister bien sûr. Contrairement à ce que pourrait faire croire le treillis des huit théories du nœud (*Nœud* p 288).

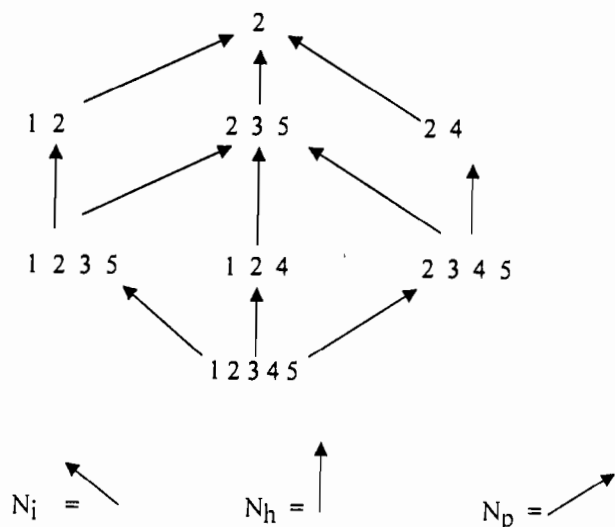
N_h résout le Whitehead (et le borroméen généralisé) :



N_p résout le trèfle :



L'on obtient ainsi le treillis des huit théories dans l'asile
(Nœud, 297 modifié) :



Place de la psychanalyse dans les transformations nodales :

Dans ce treillis, deux figures élémentaires ont une place tout à fait particulière : le borroméen généralisé et l'enlacement.

Le "premier renversement dialectique" ne se fait pas une fois pour toutes au début de la cure analytique, mais est à répéter à chaque interprétation dont s'avance la cure particulière. L'analysant n'en a pas fini de reprendre sans cesse la règle fondamentale qui le coupe d'une logique de l'enlacement et de la plainte. L'effacement de l'enlacement

introduit la dimension de la parole comme "responsabilité" de celui qui se plaint du traumatisme (introduction de la dimension psychothérapeutique y compris l'analyse systémique).

Le borroméen généralisé apparaît comme figure intermédiaire entre le Whitehead et le borroméen. La question se pose dès lors de son maintien dans les figures élémentaires.

Nous devrions donc envisager un deuxième renversement introducteur à la psychanalyse proprement dite à condition de bien comprendre que cette double introduction doit toujours être reprise tout au long de la cure.

L'effacement du borroméen généralisé, soit l'effacement de la structure œdipienne, référence au père ou au symptôme introduit une spécificité dans la démarche-psychothérapeutique : le premier renversement devrait être suivi par un deuxième renversement pour ne pas retomber dans l'analyse "systémique" faisant référence à l'œdipe, à la structure familiale etc... comme base clinique de référence. Ce deuxième renversement est le dénouement du Σ (réalité psychique, œdipe, père et symptôme) : il différencie radicalement psychothérapie et psychanalyse.

Assez curieusement ce deuxième mouvement est toujours laissé de côté :

- Freud fait de l'œdipe le schibboleth de la psychanalyse (*Trois Essais sur la sexualité* note 82, ajoutée en 1924) ;

- Lacan, suivi par les lacaniens d'aujourd'hui, fait du schéma R et du Nom du Père le point de départ de sa topologie et ce malgré la remise en question de l'œdipe dans *L'étourdit*, sans doute à cause de la doctrine schématique de la psychose qu'on n'abandonne pas si aisément ;

- La grande majorité des analystes (lacaniens ou non) se contentent d'ajouter à la théorie déjà toute constituée de l'analyse des illustrations cliniques multiples comme il fut un temps où l'on complétait la liste (innombrable) des différentes pulsions.

En dénouant le borroméen généralisé, c'est la structure de la perversion qui se dénoue, mais c'est en même temps le

prérequis de la psychose (le schéma R supporté par l'œdipe) qui perd sa consistance : la structure de la psychose se dissout du même dénouement.

Ce n'est qu'artificiellement qu'on peut parler de "structure de la névrose" (299) et de "structure de la perversion" (306) : ces termes sont non lacaniens (chez Lacan la structure n'est jamais structure d'une pathologie quelconque, mais est toujours celle du signifiant - cf les premières pages de l'intervention sur le rapport de Lagache, *Ecrits*, 649) ; ces termes (perversion, psychose, névrose) bâtards de la psychiatrie et de l'analyse viennent coller - purement analogiquement - avec des moments de l'articulation de la structure ; mais cette articulation de la structure suppose deux moments topologiquement différenciables :

1) Passage - qu'il faut sans cesse répéter - de l'asile à l'analyse (déconstruction de l'enlacement ou lâchage de la supposée névrose)

2) Passage de l'analyse classique œdipienne (modèle de toute psychothérapie) à l'analyse structurelle (déconstruction du borroméen généralisé ou lâchage de la supposée perversion).

Remarquons encore qu'il est cliniquement évident que l'enlacement et la folie de la belle âme ne sont pas l'apanage de la névrose, pas plus d'ailleurs que le borroméen généralisé et le recours à l'œdipe, au père et au symptôme n'est le monopole de la perversion (malgré le texte cité dans *Nœud* 269, 270).

La double exclusion (exclusion de l'enlacement ou de la "névrose", exclusion du borroméen généralisé ou de la "perversion") ou le double renversement provoque, dans le champ de la psychanalyse, l'évanouissement instantané de la différence névrose, psychose, perversion.

Quiconque entre en analyse (je ne dis pas en psychothérapie) perd automatiquement ses caractéristiques diagnostiques (névrose psychose ou perversion). Nassif - *Le bon mariage*, 261 - écrit notamment pour la perte du caractère

pervers : "la clinique des perversions fonde plutôt le champ du discours psychiatrique ... ou sexologique ... la plupart des sujets prétendument pervers, pourvu qu'ils se plient néanmoins aux règles de l'association libre, se retrouvent inévitablement logés à l'enseigne de la névrose soit de la psychose". Il faut généraliser cette position diagnolytique par cette double porte d'entrée (jamais définitivement passée) dans la psychanalyse qui écarte successivement l'infrastructure asilaire et la systématique psychothérapeutique. Après cette double diagnolyse, il reste seulement le mécanisme général du refoulement, la seule *Verdrängung* pour Freud.

Qu'on cesse de sauver la psychiatrie et sa classification nosographique par la constitution d'une triade faussement freudienne et faussement psychanalytique (*Verwerfung* et *Verleugnung*).

Chacun peut en mesurer les conséquences dans sa pratique psychanalytique.

D'un point de vue topologique, ce double mécanisme permettrait d'introduire successivement trois treillis des huit théories : dans l'asile (297), dans la psychothérapie (qui est désigné dans *Nœud* comme celui de "la psychanalyse", 301), et dans la psychanalyse (en y excluant le borroméen généralisé ou la perversion). Ce dernier treillis présenterait une structure esthétique plus logique que le précédent en trois étages :

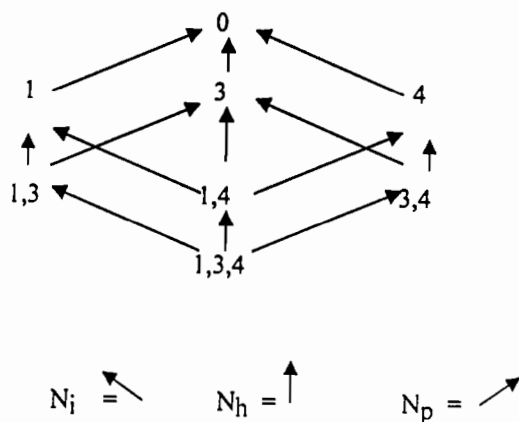
- l'étage 0 : ensemble de trois figures : trèfle, Whitehead et borroméen à trois ; trois mouvements nœuds spécifiques pourrait réduire chaque fois une figure spécifique correspondante et mener à :

- l'étage 1 : groupes de deux figures chaque fois susceptibles des deux mouvements nœuds non employés dans la première volée d'escalier et menant à :

- l'étage 2 : trois figures séparées susceptibles d'être résolues chaque fois par le dernier mouvement nœud non encore employé et menant à :

- l'étage 3 : ronds simples.

D'où le treillis des huit théories pour la psychanalyse proprement dite :



Les pathologies s'évacuent donc d'emblée dans la clinique psychanalytique pour ne laisser que trois "figures", trois traits de structure, dans l'ordre : borroméen à trois (métaphore), Whitehead (fantasme), trèfle (délire paranoïaque). L'ordre de déduction logique de ces trois traits est déterminé par la déduction topologique par adjonction de section transverse. Mais l'ordre clinique peut être quelconque : nouveau treillis des huit théories, dans lequel les "théories" sont des stades d'analyse des trois figures dans tous les ordres possibles.

La triple tâche de l'interprétation psychanalytique proprement dite correspond aux trois "figures" (métaphore, fantasme, délire paranoïaque).

Remarque préliminaire sur la subjectivité scientifique et ses trois traits éclatés (286, 312) : on ne peut sans doute jamais faire d'analyse que dans cette triple dimension de délire, d'alibi et de croyance nullement méprisables. Cette triplicité pourrait donner un nouveau sens et une analyse plus riche de la métaphore (ce qui éviterait des expressions peu heureuses comme "absence de métaphore" là où le point de départ est le borroméen à trois, 286, "métaphore impropre", 308 et "défaut

de métaphore", 311). Ceci débarrasserait l'analyse de toutes prétentions mégalomaniaques en la situant dans les morceaux du sujet barré, exemplifié dans le morcellement de la subjectivité scientifique.

Le fantasme n'est qu'une présentation intermédiaire entre le sujet divisé (borroméen à trois) et le délire paranoïaque (trèfle). La tâche de la psychanalyse ne devrait pas se limiter à la "traversée du fantasme" mais aussi à traverser le délire paranoïaque (notamment l'usage de l'interprétation) et la métaphore (notamment "la topologie n'est pas une métaphore"). Le treillis montre les différents chemins pour parcourir ces trois traversées dont aucune n'est chronologiquement privilégiée (ni à fortiori exhaustive).

L'intervention de l'analyste peut donc être classée en quatre rubriques :

- 1) La liberté de présentation pour sa tactique (mouvements de Reidemeister) ;
- 2) L'entrée dans la responsabilisation psychothérapeutique (renversement de la belle âme ou levée de l'enlacement) ;
- 3) L'entrée dans la psychanalyse (renversement de la référence à l'œdipe et levée du borroméen généralisé) ;
- 4) l'interprétation proprement dite dans ses trois dimensions de traversée du délire, du fantasme et de la métaphore (trois mouvements nœud de Vappereau) .

La direction de la cure ne consiste dès lors pas à donner tous les pouvoirs au thérapeute comme le laisserait croire la liberté immense quant à la présentation du nœud (selon les différents mouvements de Reidemeister), mais à découvrir que *les principes de son pouvoir* dépendent exclusivement de la parole en tant qu'elle est toujours remise en acte par le désenlacement de la plainte. Cette parole doit cependant être toujours détachée de son support et des suppléances psychologiques, comme la référence au père ou à l'œdipe (levée du borroméen

généralisé). Alors seulement peut apparaître la triple tâche de l'interprétation analytique proprement dite : *Il faut prendre le désir à la lettre*. Cette lettre comme point toujours particulier et singulier est définie non par des coordonnées cartésiennes (les trois dimensions classiques) mais par un coinçage (triskel alterné), sur lequel l'interprétation opère. Cette lettre peut être de trois types différents : lettre du délire, lettre du fantasme, lettre de la "subjectivité scientifique" (trèfle, Whitehead, borroméen).

*Les demi-journées
cliniques ...*

Le cas de la jeune homosexuelle est la sixième étude de cas de Freud. Il y travaille en 1919, il en termine la rédaction et le publie en 1920 ; cet article vient à la suite de "Un enfant est battu", - dont le sous-titre est : "Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles" - où Freud met en lumière le rôle du fantasme, son mécanisme de transformation et son mode d'articulation au symptôme.

Il est contemporain de "Au delà du principe de plaisir", essai dans lequel Freud introduit et développe la notion de pulsion de mort, et la dualité des pulsions : d'une part les pulsions sexuelles ou Eros, d'autre part les pulsions de mort, pulsion de destruction ; "Bien des gens vont se poser des questions au sujet de cet article" prophétise Freud, conscient de l'embarras que ne manquera pas d'entraîner l'introduction de cette dualité des pulsions.

"Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine" précède donc de peu "Psychologie des foules et analyse du moi" -1921- ("J'ai trouvé une idée simple qui servirait au fondement à la psychologie des foules" s'exclame Freud !)- et *le Moi et le Ça* - 1923 -.

Ce texte se situe donc à un moment dans l'œuvre de Freud où celui-ci se trouve sur le chemin de remanier sa théorie en fonction de ses propres développements, de ses propres reprises de la conception de l'identification.

Dans la clinique de Lacan, dans ses séminaires comme dans ses *Ecrits*, la référence au cas de la jeune homosexuelle apparaît comme très souvent couplée au cas de Dora. Ce couplage a eu et a encore un effet, celui de présenter la jeune

¹ Les trois textes qui suivent ont été présentés dans le cadre des demi-journées cliniques de l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud le 26 avril 1997.

homosexuelle comme une figure de l'hystérie, puisque l'homosexualité à elle seule ne peut faire trait de structure.

Ainsi la question de l'homosexualité féminine, voire de la perversion féminine, se dissoudraient dans le chapitre plus vaste de l'hystérie et de la féminité. Ainsi la père - version, la version vers le père se réduirait à ce soutien du désir du père dans ce qu'il comporte d'impuissance et de défaillance, et transformerait le défi fait au père en un mode de le soutenir.

Et Lacan lui-même, dans une séance de son séminaire, le 17 juin 1959, (*Le désir et son interprétation*) en rajoute sur un certain recouvrement de la perversion et de la féminité : "Il y a, dit-il dans cette séance que je résume librement, une singulière similarité de la formule inconsciente de la femme avec celle du pervers. La position inconsciente spécifique de la femme a cette particularité que dans l'inconscient le phallus elle l'est et elle l'a ; mais elle ne le sait pas... Tous les objets qui peuvent se séparer d'elle peuvent être symboliquement des équivalents du phallus... Les objets naturels finissent par réaliser cette fonction d'objet du désir, en tant que ce sont des objets dont on se sépare... C'est cela qui nous explique la moindre fréquence de la perversion chez la femme, c'est, qu'inscrite dans le contexte culturel, ses satisfactions naturelles trouvent à se situer dans la dialectique de la séparation".

Ce qui fait dire à certains analystes, - je résume encore Lacan - que s'il y a moins de perversion chez la femme que chez l'homme, c'est qu'elle satisfait en général son rapport pervers dans ses rapports avec ses enfants.

Mon propos n'est donc pas de faire disparaître la question de la perversion dans celle plus large de la féminité mais plutôt de préciser par une lecture forcément partielle et limitée de ce cas, - qui comme tous les cas que Freud nous a laissés se révèle d'une grande densité -, de préciser la structure perverse au regard de l'hystérie ou de l'obsession.

Cette jeune fille, qui est au centre de l'étude de Freud, est passée, à son insu bien sûr, dans l'histoire de la psychanalyse sans avoir reçu de nom de baptême. Dans son article intitulé :

"Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine", Freud ne la désignera pas autrement que comme "la jeune fille" ou "la patiente". Je noterai aussi que Freud n'éprouve pas le besoin de livrer ce qu'on pourrait appeler les signifiants de sa patiente, pratique inhabituelle chez lui, (sauf un, dont il sera fait grand usage), ni ne livre de textes de rêves, bien qu'il s'y soit amplement référé.

On est donc obligé de penser que si Freud ne livre pas ces signifiants, cette absence, cette sorte de silence font partie du cas lui-même. Le style même du cas, la forme prise par le compte-rendu, ainsi que les incises, les à-côtés sont à intégrer au cas. En somme le style de l'exposé est imposé par son objet et cet objet est identique aux détours pris pour l'aborder.

Selon Jones qui cite Freud, (Jones, T.II, p.297) à propos du récit de cette psychogenèse, son histoire est remarquable du fait que "la patiente était si décidée à conserver l'unique symptôme pour lequel on l'analysait qu'elle permit à l'analyse de se poursuivre en toute liberté ; la résistance n'agissait pas contre l'analyse mais contre le résultat de l'analyse". Une remarque que l'on peut rapprocher de cette autre remarque de Freud dans "Analyse finie et infinie" que par moments "on a l'impression non d'avoir travaillé dans l'argile mais d'avoir écrit sur l'eau".

Le texte de ce "cas d'homosexualité féminine" est un texte de vingt cinq pages en quatre parties. La première est donnée comme une introduction à la compréhension du cas, comme la collection des éléments qui conduiraient à la mise en place de la cure. La deuxième concerne à proprement parler la psychogenèse : c'est-à-dire ce qui organise le choix homosexuel de la patiente - son inversion - et donne la raison de la structure. La troisième approfondit certains points de l'exposé de Freud concernant le cas, notamment le type masculin de choix d'objet, la tentative de suicide, le rapport au père. Enfin la quatrième partie reprend la discussion du cas et avance quelques considérations générales sur l'homosexualité, le choix d'objet et le caractère sexuel psychique.

C'est une jeune fille de 18 ans qui vient consulter Freud, sous la pression de ses parents. A une époque où la psychanalyse passait pour une sorte d'enfer mystique pour les revenants de la fantaisie scientifique, pour une chimère conceptuelle, le spectre infernal d'une mythologie cérébrale, c'était un acte héroïque dont nous n'avons qu'une faible idée que de faire le pas de consulter un psychanalyste. Les psychiatres viennois honnissent Freud qui le leur rend bien : ils "sont tous exécrables et dépourvus de sincérité". Dans ce contexte Freud alla jusqu'à s'opposer à l'éventuelle installation d'une polyclinique psychanalytique à Vienne avec cette réflexion acerbe : "qu'un corbeau ne devrait pas arborer une chemise blanche".

Le motif de la consultation de cette jeune fille est sa conduite, sa façon d'être dans le monde. Sa conduite : elle est amoureuse d'une femme d'une trentaine d'années et elle le montre. Elle se montre avec elle. Pratique que ne supportent pas ses parents - tout particulièrement son père que cette conduite rend absolument furieux. Quant à la mère, si ce n'était cette publicité outrancière, elle serait presque tolérante, voire complice.

En particulier le père ne supporte pas deux traits : qu'elle se montre en premier lieu, et en deuxième lieu qu'elle mente effrontément pour arriver à ses fins.

Mais, somme toute, cette conduite n'aurait pas fait l'objet d'une demande de soin si la jeune fille n'avait tenté de se suicider. Ce jour-là, elle se promenait avec sa Dame dans le quartier où travaillait son père - quasiment sous les fenêtres de son bureau d'après le témoignage de Lacan -. Et arrive ce que devait : elle le rencontre ; il les voit ; regard, furieux, du père ; explication de la jeune fille à sa Dame, réprimandes de la Dame qui veut rompre ; et tentative de suicide de la jeune fille. Elle court se jeter du haut d'un pont surplombant une voie ferrée urbaine. Elle tombe - *niederkommt*, du verbe *niederkommen*, qui est le seul signifiant rapporté par Freud dans le récit du cas.

Six mois après cette tentative de suicide sérieuse, les parents viennent consulter Freud.

Mais, note Freud, elle ne souffre pas véritablement de sa situation. Elle n'est pas malade, dit-il, elle a simplement du souci à cause des soucis qu'elle cause à ses parents, car bien sûr elle a gagné par son suicide certains bénéfices.

Le motif ou la raison de la demande, non de la souffrance qu'il n'y a pas, résident dans cette monstration, dans cet affichage. C'est à proprement parler ce que Lacan appellera l'acting-out : une monstration muette, inconsciente. Par quoi Lacan poussera l'*Agieren* de Freud d'un cran supplémentaire : pour Freud l'*Agieren* (l'agir) vient à la place de la remémoration ; on se remémore en action.

"Ca montre" et l'on peut dire que cette monstration est un trait de structure de la perversion. Mais cela montre quoi ? La passion dévorante pour une Dame que la jeune fille idolâtre, qu'elle met en place d'idole. Ce qui nous donne une figure de la perversion différente du fétichisme. Et ce qui est montré s'adresse à l'Autre, ici présentifié de la manière la plus apparente par le père de la jeune fille, qui accuse réception du message.

La monstration vise cet Autre au lieu de sa jouissance. Elle vise la jouissance du père dans ce regard qu'elle lui arrache. Elle le défie, frontalement, dans sa puissance. Elle le défie ; et ce défi est une toute autre opération que le soutien au désir du père - dans l'hystérie - articulée quant à lui à l'impuissance du père.

Donc, pour revenir au cas, cette belle jeune fille de 18 ans poursuit de ses assiduités une dame du monde de 10 ans plus âgée, une "cocotte" qui vit chez une amie mariée avec laquelle elle entretient des relations homosexuelles. Cela ne l'empêche pas d'avoir des relations épisodiques avec un certain nombre d'hommes et de les monnayer.

Savoir tout cela de sa dame ne décourage pas notre jeune fille de sa vénération pour la Dame, bien au contraire. Le caractère manifeste de cette passion éclate - je remarquerai combien sont fréquentes dans le texte de Freud les références à

ce qui est manifeste, à ce qui se montre - "Il est manifeste que cet unique intérêt a dévoré tous les autres".

Le récit de la conduite de la jeune fille passe pour beaucoup par le discours des parents. Ils apparaissent comme les spectateurs du mimodrame qui se joue devant eux, supports du regard. Ils sont désignés comme ceux qui ont remarqué - ou n'ont pas remarqué - qu'elle s'intéressait aux femmes ou aux jeunes hommes par exemple.

Mais ce que les parents savent et le père en particulier, c'est que cet actuel penchant pour une femme prend la relève, à un degré plus marqué, de ce qu'elle avait déjà manifesté pour d'autres femmes antérieurement et qui avait suscité défiance et rigueur du père.

La position des parents est la suivante : le père, quant à lui, n'a que peu d'égards pour sa fille. Les penchants de sa fille le mettent dans une colère furieuse. Il tente de les réprimer par des menaces. Le comportement de sa fille rencontre chez lui un point où il ne peut céder. "L'homosexualité de sa fille, dit Freud, avait quelque chose qui soulevait toute l'amertume qu'il avait en lui. Il était résolu à la combattre par tous les moyens". Il franchit donc la barrière du mépris ambiant pour la psychanalyse et vient consulter Freud. Si ça ne marchait pas d'ailleurs, il gardait en réserve la solution, classique, de la marier. On peut d'ailleurs se demander si la jeune fille n'attendait pas cette échéance pour, comme elle l'avoua plus tard à Freud, jouer tranquillement sur les deux tableaux.

Pour ce qui concerne la mère, Freud nous dit qu'il s'agissait d'une femme encore dans sa beauté et qui n'avait pas renoncé à plaire. Elle avait été la confidente de sa fille concernant son amour pour la Dame. Elle ne prendra parti qu'à cause du caractère très public de cette relation et dans la mesure où cette publicité l'implique aussi. Elle est dure avec sa fille, autant qu'elle est tendre avec ses trois garçons dont le plus jeune avait à l'époque 3 ans. Les indications de la jeune patiente concernant sa mère se tiennent toujours, note Freud, dans une réserve certaine, comme s'il s'agissait de la protéger.

Quant à Freud, le médecin ainsi que lui-même se désigne, il est tout à fait mal à l'aise. Il a à faire à une situation atypique de l'analyse, aux antipodes du modèle idéal - selon ses propres termes - de la situation analytique et des conditions d'entrée qui autoriseraient son efficace ; à savoir, quelqu'un, par ailleurs maître de soi, souffre d'un conflit interne auquel il ne peut mettre fin. Il s'en plaint au psychanalyste qu'il vient consulter et demande son aide.

Plusieurs facteurs défavorables jouent ensemble. Elle ne demande pas en son nom. Elle ne souffre pas. Et tertio, dit Freud, il y a une difficulté intrinsèque à traiter un homosexuel. La suppression de l'inversion génitale n'est pas chose facile. "Il est, dit Freud, aussi difficile de transformer un homosexuel en hétérosexuel, qu'un hétérosexuel en homosexuel - les choix d'objet sont dans les deux cas limités... Mais pour de bonnes raisons pratiques cette dernière transformation n'est jamais tentée".

Tout au plus le succès consisterait à avoir dégagé pour la personne confinée dans l'homosexualité la voie jusqu'alors barrée menant à l'autre sexe et à rétablir la fonction bisexuelle pour restituer au sujet une possibilité de choix.

En général l'homosexuel se montre incapable, dit Freud, d'abandonner son objet de plaisir : "En fait bientôt dans le traitement on découvre son plan secret, utiliser l'échec éclatant de cette tentative afin de se tranquilliser l'esprit : il a donc fait tout son possible".

Tenant compte de ces facteurs défavorables, Freud ne promet rien aux parents, tout au plus s'engage-t-il à essayer. C'est à ce propos que Freud développe un point de sa manière de procéder, un point de sa technique, qui est le suivant : en général il propose de commencer le travail analytique par un traitement à l'essai. Ce dernier se superposerait plus ou moins, mais plutôt moins que plus, avec ce que Freud appelle une première phase dans l'analyse, pendant laquelle le médecin acquiert les connaissances nécessaires, fait connaître au patient les postulats de l'analyse et développe devant lui la construction

de la genèse de son mal. Celle-ci est suivie d'une seconde phase, pendant laquelle le patient s'empare de ce matériau, le travaille, se souvient, répète dans une sorte de reviviscence ; il complète, confirme, rectifie, le matériel de la première phase. L'analyse pour Freud est comme un voyage, et si la première phase, assimilable aux préparatifs du voyage, est nécessaire, elle ne fait pas avancer d'un pouce le voyageur.

Pour cette jeune patiente, Freud est catégorique : l'analyse ne dépassa pas le début de la deuxième phase "même si une constellation particulière de la résistance permit d'acquérir complète confirmation de mes constructions" dit-il, comme si la patiente avait pratiqué la tactique russe de repli dans l'attente du général Hiver qui réglerait la question. C'est aussi dire que dans la cure la compréhension plus claire que le sujet peut avoir de sa place ne le déplace d'aucune façon, ou encore, dans la cure, ce n'est pas la compréhension qui opère. La connaissance consciente se révèle impuissante à vaincre les résistances.

Freud fera dépendre son pronostic favorable de ce qu'il appelle "la réalisation de la passion". Jusqu'où la jeune fille était-elle allée ? La réponse le satisfait. La chasteté génitale de la jeune fille était restée intacte. La Dame avait toujours refusé ses avances et lui avait toujours, jusqu'à la tentative de suicide, opposé un ferme refus. Cette attitude de la Dame est pour la patiente l'occasion d'énoncer un fantasme : cette dame de noble extraction aurait été jetée dans sa position de demi-mondaine par des circonstances familiales adverses et il s'agirait dorénavant de l'en faire sortir, c'est-à-dire de la sauver.

La patiente voulait bien, pour ses parents, se soumettre au traitement mais ne pouvait se représenter d'autres façons de devenir amoureuse.

"Je ne pouvais pressentir quelle position inconsciente se cachait derrière cette déclaration" dit Freud. Ce n'est que plus tard qu'il pourra déchiffrer cette position, dans des rêves - les rêves trompeurs - où il pensera reconnaître le défi adressé au père, ainsi que l'intention de le tromper, lui Freud, et de le décevoir. Par ces rêves "mensongers" elle le défiera comme elle a

défié son père. Et Freud lisant une intention de le tromper, là où selon Lacan il y avait un désir (de le tromper), mettra un terme au traitement.

La jeune fille a non seulement choisi un objet féminin mais encore elle se comporte à son égard selon la position masculine "*che poco spera e nulla chiede*", l'humilité de l'homme amoureux et la préférence accordée au fait d'aimer plutôt qu'à celui d'être aimé.

L'histoire libidinale du cas, c'est en somme ce que Freud a obtenu grâce à cette conformation particulière de la résistance. La patiente, nous dit-il, est passée par le complexe d'œdipe, c'est-à-dire qu'elle s'est identifiée à sa mère, qu'elle a pris son père comme objet puis ensuite lui a substitué un de ses frères.

A 5 ans, la comparaison des organes génitaux de son frère avec les siens lui a laissé une très forte impression : elle n'a pas de pénis. Cela lui donnera raison du comportement de sa mère qui préfère les garçons qui en ont un et la délaisse, elle qui n'en a pas. Le pénis, le phallus s'inscrira comme signifiant du désir de la mère.

La jeune fille n'apporte pas dans la cure de symptôme hystérique - et cette déclaration de Freud nous indique bien que son diagnostic est encore en suspens, prêt à s'orienter avec le matériel de la cure. Pas de symptôme hystérique, Freud le regrette, car cette absence ferme aussi un accès, une porte possible pour pénétrer dans l'histoire de son enfance.

Entre 13 et 14 ans, elle "montre" de la tendresse pour un petit garçon d'environ 3 ans - semblant indiquer son désir d'être mère et d'avoir un enfant. Mais aussi elle montre de l'avis de tous - les termes de Freud insistent sur cette monstration - qui vient à la place d'une inscription signifiante - de l'intérêt pour des femmes mures, et peu de temps après le petit garçon lui devient indifférent. Ce mouvement coïncide avec un événement d'importance : c'est en effet à ce moment, alors qu'elle a 16 ans, que va naître un troisième frère.

L'analyse va reconstruire, renouer le fil de l'inversion d'objet. La Dame était un substitut de la mère - même si la Dame n'était pas mère -. Les premiers objets d'amour précédents étaient des mères. Puis ce trait de la maternité avait été abandonné et remplacé par un autre - des femmes demi-mondaines doublé d'une autre exigence que devait remplir l'objet d'amour : la Dame se devait aussi d'être un substitut du frère.

L'objet ainsi obtenu unifiait idéal féminin et idéal masculin. Il unifiait la direction homosexuelle avec la direction hétérosexuelle. La bisexualité pouvait couler dans le même creuset.

Comment donc comprendre que la naissance de cet enfant produise une inversion de la libido ? c'est-à-dire que la jeune fille passe de, d'abord être la mère pour avoir le père à, ensuite pour avoir la mère, être le père, alors qu'elle aurait dû suivant les voies classiques du complexe d'œdipe évincer la mère pour qui elle était une concurrente gênante. Au contraire le besoin d'une mère aimante, aimable éclate à ce moment sous la forme d'une passion dévorante. Elle se laisse consumer par cette passion pour cette Dame, comme si son Idéal du moi se modifiait complètement ; comme si le mécanisme de son identification fonctionnait sur le mode de la totalité, du tout, (s'identifier à l'objet dans sa totalité) et non sur le mode du trait (prendre un trait de l'objet pour en représenter l'ensemble).

Il y a là, nous dit Freud, quelque chose d'incompréhensible. Il va donc tenter une explication. Il montre la réversibilité, la fragilité du complexe d'œdipe, du choix d'objet et de l'identification dans certain cas (déception amoureuse, désistement) mais pense que l'explication proprement dite repose sur la mise à jour d'un fantasme. C'est qu'au moment de ce basculement, la jeune fille dans la phase de régénération pubertaire du complexe d'œdipe infantile, est soutenue par un fantasme. Un fantasme dont le côté conscient est d'avoir un enfant de sexe masculin et la face inconsciente que cet enfant

soit un enfant de son père, fait à l'image de ce dernier - chose que son conscient n'avait pas le droit de savoir.

Or cet enfant, ce phallus qu'elle veut obtenir de son père - car cet enfant elle le veut comme phallus - c'est sa mère rivale, qu'elle haïssait qui va l'obtenir.

Elle se détourne alors de son père, et de tous les hommes et pour faire bonne mesure rejette sa féminité. Elle franchit le plan du fantasme pour l'agir, le mettre en acte, le jouer à fond, et montrer à son père comment on doit aimer. Elle le montre dans cet acting-out, et le réalise dans le passage à l'acte que constitue sa tentative de suicide, par lequel elle *niederkommt* (littéralement elle met bas), par lequel elle accouche de cet enfant fantasmé.

Dans les deux cas, suivant deux modes différents, ce phallus qu'elle n'a pas elle le récupère avec son être, pour ainsi en compléter l'Autre et en combler le manque : elle fait surgir le regard au lieu de l'Autre ou lui fait don de cet objet qu'elle est par son acte devenue.

Si on articule, sommairement, cette position de la jeune fille avec le fantasme "Un enfant est battu", on pourrait dire que la position de la jeune fille correspond, ou plutôt qu'elle prend son assise dans la fixation de la deuxième phase de ce fantasme : "je suis battue par le père" dont Freud nous dit que sa signification n'est rien d'autre que : "je suis aimée par mon père". Son comportement, sa conduite seraient cette réalisation inconsciente du fantasme dans sa double face. Premièrement je veux un enfant du père, comme phallus, et deuxièmement je revendique sa vengeance, qui serait un avatar de la seconde étape du fantasme "je suis battue par mon père".

Elle maintiendrait le "je suis aimée par mon père" dans sa face masochiste de l'appel à la sanction du père. L'appel au père dans le défi peut donc être compris comme le souhait de réaliser dans la conduite ce fantasme d'être battue par le père.

Dans l'inconscient de la jeune fille est maintenu ce qui vient de l'Autre et qui figure comme une promesse - imaginaire du père : "tu auras un enfant de moi". Mais cette promesse

- sexuelle - passe sur le plan de l'amour. En rappelant à son père sa promesse non tenue, l'amour qu'elle n'a pas eu, elle lui montre comment il aurait dû le lui donner. Et la jouissance qu'elle n'a pas obtenue, elle l'obtient sur le mode masochiste, de sa Dame. Elle retrouve la jouissance masochiste prise dans le fantasme dans son comportement avec son objet d'amour.

Pour terminer, je soulignerai quelques points concernant les modalités du rapport de la jeune fille à son objet d'amour - c'est-à-dire sa façon d'aimer.

Elle a adopté, nous dit Freud, le type masculin de l'amour caractérisé, selon les propres termes de Freud, par l'humilité, la tendresse, une activité somme toute limitée toute entière contenue dans la phrase : "espérer peu et ne rien demander". On notera qu'il s'agit d'un type particulier, peut-être à ranger dans les espèces en voie de disparition, une figure de l'amour courtois.

"Le cas princeps de Freud, écrit Lacan, fait savoir que ce défi relevé prend son départ dans une exigence de l'amour, bafoué dans le réel, et qu'il ne va à rien de moins qu'à se donner les gants de l'amour courtois" (*Ecrits* p. 735).

Un amour caractérisé ici par un mutisme de tout désir sexuel qui serait allé plus loin, - "la passion enflammée d'un adolescent pour une star", selon Freud - ; la jeune fille se tient dans une réserve indépassée et considère les satisfactions sexuelles comme bassement inesthétiques. Et déjà dans ces premiers transports qui avaient éveillé et entraîné la réaction furieuse de son père, elle s'était tenue à une pureté certaine, alors que ces transports avaient pris pour objet des femmes qui ne passaient pas pour avoir des mœurs austères mais qui étaient des actrices, des coquettes, des personnes dépravées.

La mauvaise réputation de la Dame était une condition essentielle à son amour, qui mobilisait l'énergie du fantasme. Lorsqu'elle apprit que cette femme était une prostituée, une femme entretenue qui vivait de son corps, elle en éprouva une grande pitié et projeta de sauver la bien-aimée de cette position indigne.

Mais si nous rencontrons dans cette condition ce que Freud a désigné en termes choisis comme "l'amour de la putain", nous y trouvons aussi une condition essentielle. Il est nécessaire dans la perversion que le partenaire soit dans une position rabaissée, car cela permet de l'élever d'autant mieux. Il y a dans le jeu pervers, et dans la position masochiste aussi bien, d'autant plus de jouissance que le partenaire auquel le sujet obéit - "auquel il se fait garant de répondre comme un chien" dit Lacan - il y a d'autant plus de jouissance que le partenaire est plus dévalorisé. Une partie de la jouissance en fonction dans la perversion consiste dans cette "élévation" du partenaire.

C'est un aspect que j'avais mis en avant il y a quelques temps en étudiant *Un amour de Swann* de Proust. J'avais pu souligner ce mouvement par lequel Swann, le héros proustien, choisit une femme - Odette de Crécy - qui ne lui est rien, absolument rien, qui n'est ni de ses goûts sexuels, ni de ses goûts esthétiques, qui représente une espèce de surface vide ; grâce à quoi il pourra l'élever dans son idéalisation au rang d'idole, au rang de modèle pour un portrait de Botticelli.

La jeune fille va effectuer le même travail que Swann ; elle élèvera l'objet à "la dignité de la Chose". Sa seule satisfaction sera de servir la dame, de se mettre à son service, sans exigence, sans espoir de retour, avec ce qui se souligne comme caractère de don de cet amour. Non seulement elle se passe de satisfaction mais elle vise la non-satisfaction. C'est l'institution de la distance, du silence, du manque dans la relation d'objet qui produit le champ sur lequel l'amour idéal pourra s'épanouir.

L'homosexuelle ne renonce pas à son sexe : "bien au contraire, écrit Lacan (*Ecrits*, p. 735), dans toutes les formes même inconscientes de l'homosexualité féminine c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême et Jones - poursuit Lacan - a ici fort bien détecté le lien du fantasme de l'homme, invisible témoin, avec le soin porté par le sujet à la jouissance de sa partenaire".

A partir d'un fantasme sexuel, la jeune homosexuelle produit de l'amour, et le montre ; cette opération lui permet de

retrouver une jouissance, voire de se faire jouissance, par quoi elle complétera l'Autre.

La jeune fille -à-la- dame -au-regard-du-père.

Jean François

Parmi les multiples questions cliniques soulevées par le cas présenté par Freud dans son article "Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine"¹, publié en 1920, j'ai choisi de retenir trois séries de questions : l'acting out et le passage à l'acte - les rêves menteurs, leur interprétation et l'interruption de la cure - quelques questions sur la structure.

Acting out et passage à l'acte

La séquence conduite amoureuse/regard du père/chute sur la voie de chemin de fer est ainsi lue par Lacan :

"... si la tentative de suicide est un passage à l'acte, je dirai que toute l'aventure avec la dame de réputation douteuse, qui est portée à la fonction d'objet suprême, est un acting out."²

Un acting out - *agieren* - au sens d'une action de la jeune fille qui essentiellement se montre, à l'intention d'un autre, le père : la jeune fille s'affiche de manière provocante, au bras de la dame qu'elle vénère, dans les rues proches du bureau de son père. Ce "montrage" représente quelque chose pour quelqu'un, il fait fonction de signe, à la différence d'un signifiant qui viendrait représenter le sujet auprès d'un autre. Ce qu'il désigne, c'est la convocation du regard nécessaire à la jeune fille pour soutenir son désir, et cette marque de défi à l'endroit du père, qui le rend furieux :

"Et ce qui se montre, se montre essentiellement comme autre, autre que ça n'est, poursuit Lacan. Ce que ça est, personne ne le sait, mais que ça soit autre, personne n'en doute."³

¹S. Freud, "Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine", in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris 1973, p. 245.

²J. Lacan, *L'angoisse*, séance des 16 et 23 janvier 1963, séminaire inédit.

³*Ibid.*

Que ce soit autre - Freud note la duplicité de la jeune fille, "franchise excessive d'un côté, dissimulation la plus totale de l'autre", suscitant "défiance et rigueur du père", n'est pas pour rien dans ce qui conduit à faire appel au médecin.

Ce que ça est, est venu au jour dans le début d'analyse, - interrompue juste au commencement de la deuxième phase, après les entretiens préliminaires -, ce que ça est, Freud l'interprète à partir des rêves de la jeune fille : après être passée par la phase normale du complexe d'Œdipe, "*elle aurait voulu un enfant du père.*", ..., "un enfant de sexe masculin". Seule l'interprétation par Freud, après-coup, de ce qui s'est effectué - à défaut de remémoration ? - construit l'identité de la séquence conduite amoureuse/tentative de suicide et nous autorise à parler d'acting out et de passage à l'acte, bien qu'antérieurs à la cure.

"Cet enfant, la jeune homosexuelle, c'est bien comme autre chose qu'elle a voulu l'avoir, elle a voulu cet enfant comme phallus"¹, ce que viendra *réaliser* la sortie hors de la scène, l'enjambement du parapet et la précipitation sur la voie ferrée - *niederkommen* -, ce que *montrait* déjà l'impasse de l'acting out amoureux venant répondre, - sans dire - à la survenue d'un frère dans le réel. C'est en effet une grossesse tardive de la mère, dans la phase de "régénération pubertaire du complexe d'œdipe" de la jeune fille qui déclenche l'intérêt pour les femmes mûres puis l'amour exalté pour la dame de mauvaise réputation dont Freud découvre, "par un matériel analytique si digne de confiance que je peux lui garantir une certitude objective" - dit-il -, que la dame aimée, dont certains traits renvoient par ailleurs au frère aîné, est un substitut de l'objet maternel.

Ce qui a déclenché l'affichage du choix homosexuel, c'est à la fois la déception envers le père, frustration de l'amour, et la frustration du désir inconscient d'en avoir un enfant - frustration de l'objet :

"Indignée et aigrie, elle se détourna de son père et de l'homme en général, ... rechercha pour sa libido un autre placement ...

... après cette déception, elle avait repoussé loin d'elle le désir d'avoir un enfant, l'amour pour l'homme et le rôle féminin...

... et ce qui arriva fut *le cas extrême*, dit Freud, elle se changea en homme et prit la mère à la place du père comme objet d'amour.

...Chez elle, la relation à la mère avait certainement été ambivalente depuis le début, *et il lui fut facile de ranimer l'ancien amour pour la mère* «.¹

A cela, la cession des hommes à la mère, en écartant la malveillance de la mère, et la vengeance exercée à l'égard du père, - "tu m'as trompée, il te faut maintenant endurer que je te trompe"-, viennent consolider la position. Corrélativement, elle adopte par rapport à l'objet aimé une *posture* que Freud identifie au type masculin de choix d'objet, dont il rapporte la particularité à la liaison à la mère - amour de la putain, idéalisation et surestimation amoureuse² -, que Lacan pour sa part, insistant sur l'au-delà de l'objet d'amour, rapproche du chevalier de l'amour courtois : organisation de l'inaccessibilité de l'objet, sacrifice des prérogatives viriles et par là, mise en place du manque au champ de l'Autre et ouverture à la dialectique du don.

Comment comprendre, dit Freud, que la jeune fille qui, au début de la puberté, s'était mise à pouponner des enfants, précisément à cause de la naissance d'un enfant, tourne sa tendresse passionnée vers sa propre mère ? C'est au contraire qu'on aurait dû s'attendre, la révolte contre la mère devenue rivale.

Lacan, utilisant le schéma L, écrit :

¹ S. Freud, "Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine". (la mise en italique est de l'auteur)

² S. Freud, "Contribution à la psychologie de la vie amoureuse...", *La vie sexuelle*, PUF, Paris 1972

¹ *Ibid.*

"L'équivalence pénis imaginaire-enfant - sur l'axe a-a' - instaure le sujet comme mère imaginaire par rapport à cet au-delà qu'est le père symbolique en tant qu'il peut donner le phallus."¹

C'est en tant que s'introduit un réel, alors qu'elle pouponnait un enfant réel, dans le réel, c'est en tant que s'introduit un enfant dans le réel, répondant au désir inconscient, que ce qui était articulé de façon latente au niveau du grand Autre, du symbolique, commence à s'articuler de façon imaginaire, "à la façon de la perversion", et "c'est d'ailleurs pour cette raison, et non pour une autre que cela aboutira à une perversion"². C'est cette subversion de la relation symbolique par la relation imaginaire qui se montre caractéristique de la perversion.

La jeune fille s'identifie au père, prend la dame comme objet, et *se fait amante*. Tout se passe comme si elle voulait montrer, démontrer et "remontre"³ au père ce qu'est un véritable amour, cet amour que son père lui a refusé. Il y a donc un triple basculement : dans le choix d'objet, dans l'identification sexuée, et dans la position amoureuse - d'être aimée à aimer -. Lacan poursuit :

"Si vous n'appréhendez pas dans toute sa généralité cette notion fondamentale de la métonymie, qui consiste à faire entendre quelque chose en parlant de tout à fait autre chose, il est inconcevable que vous arriviez à une notion quelconque de ce que peut vouloir dire la perversion dans l'imaginaire."⁴

Ce "défi relevé de l'objet"⁵ à l'endroit du père culmine et s'effondre dans le *niederkommen lassen*, que Freud décrit comme à la fois accomplissement de désir et accomplissement

¹ J. Lacan, Séminaire *La relation d'objet*, Seuil, Paris 1994, leçons des 9, 16 et 23 janvier 1957, p. 95, 111 et 131.

² *Ibid.*

³ Action de "remontre" : remontrance.

⁴ J. Lacan, Séminaire *La relation d'objet*, Seuil, Paris 1994, p. 145.

⁵ J. Lacan, "Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine", *Ecrits*, p. 735.

de punition. Elle tombe sous le regard du père¹ - dans ce regard, elle vise la jouissance du père - et par la faute du père ; à la fois elle met bas l'enfant du père, et elle se met bas comme identifiée à cet enfant. La confrontation de ce désir du père, sur lequel toute sa conduite est construite, avec cette loi qui se présente dans le regard du père et que reprend la dame, objet de sa passion - "la dame avait parlé comme le père et proféré la même interdiction" écrit Freud - l'éjecte hors de la scène comme objet *a*, reste chu de l'opération de constitution du sujet au champ de l'Autre. En même temps, perdant la dame, elle ne peut plus soutenir le désir. L'objet est perdu et ce phallus dont elle est privée tombe. Dans l'acting out, dans ce transfert sans analyse, dans la vérité de l'amour pour la dame, *là où c'était, -φ, elle n'est pas*. Dans la tentative de suicide, dans le regard interdicteur du père, *là où c'était, a, la cause du désir*, elle ne pense pas : passage à l'acte.

L'enchaînement séquentiel qui apparaît ici est-il de l'ordre d'une nécessité logique ? Sans doute doit-il sa particularité à ce qu'il se situe hors cure, hors la voie moyenne du transfert ? Lorsqu'il survient dans la cure, l'acting out appelle-t-il l'interprétation, - Lacan affirme que oui - et si oui, cette interprétation est elle possible ?

Dans la cure, dans l'actuel du transfert, quel jeu de réplique possible/impossible des deux protagonistes du seul et même transfert où sont pris analysant et analyste, par rapport à ces deux modalités qui bordent l'acte ? Comment situer l'acting out par rapport à la défaillance du fantasme ? Quelle impasse de la signification dans l'acting out ? Où l'inscrire sur le graphe ?

Les rêves menteurs, leur interprétation, et l'interruption de la cure.

"Il semblait, écrit Freud, que chez la jeune fille, rien qui ressemble à un transfert ne s'était produit". Et immédiatement, il

¹ "un regard si mauvais", écrit Freud.

affirme le caractère inexact ou absurde d'une telle supposition, en soulignant la déception, la rancœur et l'hostilité de la jeune fille à son égard :

"En réalité, elle transféra sur moi le radical refus de l'homme par lequel elle était dominée depuis que son père l'avait déçue ... une seule fois se produisit *quelque chose que je pouvais concevoir comme un transfert positif*".¹

Il s'agit d'un rêve de perspectives heureuses de conjugo et de mariage fécond que Freud mentionne comme "un intéressant problème de technique analytique". Freud entend qu'il s'agit d'une reproduction dans le transfert, à son adresse : montrer au père qu'elle le trompait. Il distingue bien le rêve, qui n'est pas l'inconscient mais une de ses formations, le désir préconscient - l'intention de tromper -, et le désir inconscient - plaie au père -, qu'il reconnaît dans son expression refoulée - tromper le père -. Mais l'interprétation tombe :

"Je lui expliquai que je n'avais pas confiance en ces rêves, qu'ils étaient mensongers ou hypocrites et que son intention était de me tromper comme elle avait coutume de tromper son père."²

Sans doute Freud rate-t-il là ce que Lacan appelle un vrai transfert, "ce rêve est le seul représentant du transfert au sens propre"³ - c'est à dire l'actuel et le réel de l'amour présent dans le transfert -, et sans doute rate-t-il là la voie ouverte à l'interprétation du désir de tromper : "révéler le discours trompeur"⁴. Il y a le montrer qu'elle le trompe, l'intention de tromper et le désir de tromper. Et il y a l'inconscient, le discours du rêve et le récit du rêve dans la cure. Qu'est-ce qui ment ? l'inconscient ? le désir ? le discours ? le sujet ? ...

¹ "Sur la psychogenèse...", op. cit. (la mise en italique est de l'auteur)

² *Ibid.*

³ J. Lacan, Séminaire *La relation d'objet*, Seuil, Paris 1994, leçons des 9, 16 et 23 janvier 1957, p. 95, 111 et 131.

⁴ *Ibid.*

L'interprétation de l'intentionnalité de tromper cristallise la position imaginaire et lui donne corps en la faisant entrer dans le réel au détriment de l'insistance de la chaîne symbolique où se formule, insue du sujet, la promesse qui fonde l'entrée de la fille dans l'œdipe : tu auras un enfant de moi. A rapprocher ici ce fait que si Freud relève admirablement la nature platonique de l'amour porté à la dame - dont Lacan souligne la portée symbolique d'au delà propre à la mise en jeu du phallus -, Freud ne l'interprète pas. "En voulant réunir, dit Lacan, Freud a séparé"¹. Freud passe à l'acte et la laisse tomber. Voulait-il qu'elle lui dise tout de ce que veut une femme ? Il met un terme à l'analyse et donne le conseil de poursuivre auprès d'un médecin femme, "conseil, dit-il, dont la motivation est transparente" !

Pointer la méprise et la part de Freud dans l'interruption du traitement n'équivaut pas à le charger de la cause de cet échec, ni à supposer que sa poursuite fut possible. S'agit-il, dans cette affaire, d'une impasse du désir de la patiente ? d'un préjugé et d'un passage à l'acte de l'analyste ? d'une impasse de l'origine, des conditions et de la direction de la cure ?

Quel rapport entre l'impasse de la cure et la structure du sujet ? Quel rapport entre la structure perverse et la position de l'analyste ? Quel rapport entre l'acting out de la structure perverse et le passage à l'acte de l'analyste ? Quel rapport entre la rupture et la structure perverse, c'est à dire le désaveu, soit une position clivée par rapport au savoir, à la supposition de savoir et au transfert ?²

De la structure - à partir des élaborations freudiennes contemporaines de la cure -

Freud est très clair au sujet de la jeune fille : elle n'était pas névrosée et n'a jamais présenté de symptômes hystériques.

¹ *Ibid.*

² Cf. Acte et *Verleugnung*, séminaire inédit *L'acte analytique*, 19 juin 1968 : "j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung*, ... au niveau de l'analyste lui-même".

Tentons de départager hystérie et perversion, cas Dora et cas de la "jeune homosexuelle" à partir des indications très éclairantes qu'en donne Lacan dans le séminaire *La relation d'objet*.¹ La confusion des registres symbolique et imaginaire se produit dans chacun des cas mais dans un sens opposé ; il n'y aurait pas de meilleure illustration de l'aphorisme freudien que la névrose est le négatif de la perversion. D'un côté le défi, de l'autre la revendication. D'un côté une mère présente, rivale, qui ravit le père à la fille, de l'autre une mère absente. D'un côté la dame introduite par la fille, de l'autre par le père. D'un côté l'identification "homosexuée" à Mr. K. permet à Dora de rejoindre sa question : qu'est-ce que son père aime dans Mme K. ? *ce qu'elle ne sait pas*, en partie en raison de la carence phallique du père ; de l'autre, la position virile de la jeune fille soutient dans l'amour pour un substitut de mère phallique un défi de mise en place du phallus, *ailleurs que là où elle sait bien - mais quand même - qu'il se trouve* puisqu'il lui a été refusé par le père. Au risque de caricaturer, d'un côté la métaphore du symptôme, *un trait pour un autre*, de l'autre la constitution métonymique de l'objet, *un objet succédant à un autre*.

A reprendre ce que dit Freud dans la description du cas, après avoir posé au début du texte qu'il s'agissait de "une inversion tardivement acquise", il en vient à conclure à "l'homosexualité congénitale" qu'il fonde sur le constat de facteurs particuliers : - l'existence de substituts maternels (une institutrice) antérieurs à la naissance du frère - la coexistence des courants hétérosexuel et homosexuel, ce dernier étant "vraisemblablement la continuation directe, non modifiée, d'une fixation infantile à la mère"² - enfin "un complexe de virilité fortement accentué : depuis qu'elle avait observé les organes génitaux du frère ... qui lui avaient fait une forte impression ... elle avait développé une puissante envie du pénis".³

¹ J. Lacan, *La relation d'objet*, Seuil, Paris 1994, p.131.

² "Sur la psychogenèse...", op. cit.

³ *Ibid.*

C'est donc le non renoncement à l'objet primordial, narcissique, qu'est la mère qui spécifie pour Freud la jeune fille¹.

En 1920, Freud ne dispose pas d'une théorie différenciée, chez le garçon et chez la fille, du complexe d'œdipe et de son articulation avec la castration à la phase phallique. Il n'a pas encore élaboré comme concept la *Verleugnung* - démenti de la castration maternelle, du réel de la castration - qui sera produit en 1927 avec l'article sur *Le fétichisme*, ni celui de clivage du moi. Il dispose par contre d'une théorie que je dirai un peu "rudimentaire" de l'œdipe - c'est à dire parfaitement symétrique entre le garçon et la fille -, et il a établi dans "Un enfant est battu" (1919) que "la genèse des perversions" en tant que relations aux objets incestueux, "se fait et se montre à nous sur le terrain de l'œdipe"², dont les fantasmes pervers de l'adulte seraient la "cicatrice".

"Les filles changent de sexe entre la deuxième et la troisième phase du fantasme, en se fantasmant en garçons"³.

Il y a là comme une difficulté puisque c'est en somme l'œdipe qui conduirait la fille à une position homosexuelle ! Comment la fille peut-elle sortir de ce passage dans l'œdipe par une position "masculine" ?

Le cas de "la jeune homosexuelle" interroge le lien entre la position œdipienne normale initiale, l'amour du père, et la position de sortie, l'identification masculine. L'amour du père s'y montre recouvrir une fixation originaire à la mère. En prend-il la place ou la prolonge-t-il ? Autrement dit, *le rapport au père qu'instaure l'Œdipe de la fille est-il métaphore ou métonymie de la relation primordiale à la mère ?* L'enfant souhaité du père est-il un signifiant nouveau ou un équivalent métonymique du pénis

¹ Freud parle de régression au narcissisme par identification à l'objet (p.257), cf. "Sur la psychogenèse...", op. cit.

² S.Freud, "Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles.", in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris 1973

³ *Ibid.*

envié ? *Un-père* fera-t-il jamais obstacle au "ravage" (J. Lacan) que constitue le rapport entre une mère et sa fille ?

Ce cas aura eu à l'évidence un rôle déterminant¹ dans les remaniements théoriques des années 1923-1925 concernant le complexe d'œdipe² :

- apparition de la phase pré-œdipienne de la fille ;
 - affirmation du primat du phallus pour les deux sexes mais avec un statut différent : pour la fille, "elle a vu cela, elle sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir"³ ;
 - dissolution du complexe d'œdipe chez le garçon du fait de l'angoisse de castration, chez la fille introduction de ce complexe, qui devient secondaire, par le complexe de castration ;
 - mise en place de "l'équation symbolique pénis-enfant" ;
- ... pour aboutir à cette énigme ou cette aporie : "Le motif de la destruction du complexe d'œdipe chez la fille nous échappe"⁴ !

Le cas de la jeune fille montre une *conjonction caractéristique de la structure perverse*, à la fois avoir le phallus et être le phallus :

- en tant qu'elle n'a pas le phallus, elle l'a dans l'objet, dans sa posture à la dame ;
- en tant qu'elle n'est pas le phallus, elle l'est dans l'enfant de la mère mis bas, dans le *niederkommen*.

Freud termine son article en écrivant :

¹ Le débat reste ouvert : en quoi a-t-il pu s'ensuivre un certain recouvrement de la question de la "père-*version*", chez la femme, par cet enjeu théorique, dominant pour Freud jusque dans les années 30, celui d'une théorie différentielle du complexe d'œdipe, et celui de la féminité et de la sexualité féminine ?

² cf. S. Freud, "L'organisation génitale infantile", "La disparition du complexe d'œdipe", et "Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes." *In La vie sexuelle*, PUF, Paris 1972.

³ *Quelques conséquences...* op. cit.

⁴ *Ibid.*

"La psychanalyse doit se contenter de dévoiler les mécanismes psychiques qui ont conduit à la décision dans le choix d'objet et de suivre les voies qui conduisent de ces mécanismes aux montages pulsionnels."¹

Ce cas n'est pas sans provoquer des bévues, c'est là un de ses aspects enseignants, - on en a lu les traces dans les annonces successives de son titre parues dans *Le courrier* et *Les Carnets* : "Le jeune homosexuel"...!, "La femme homosexuelle de Freud"...!, "Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine"...!

Je citerai une *figure*, c'est ainsi qu'il l'appelle, apportée par A. Rondepierre au Congrès de l'E.F.P. de Strasbourg en mars 1976² : la dame-au-regard-du-père. Cette figure suggère qu'il y aurait là comme une nomination du cas, la jeune fille -à-la-dame-au-regard-du-père :

la jeune fille-à-la-dame(-φ)-au-regard-du-père(a).

¹ "Sur la psychogenèse..." op. cit.

² *Lettres de l'EFP* n° 19, juillet 1976, p.250.

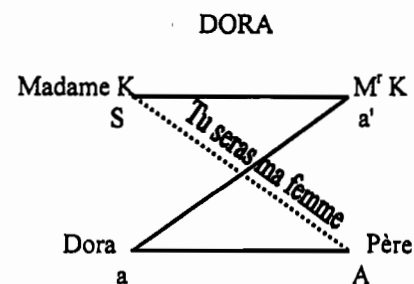
Patrick Valas

Ressemblances et différences entre Dora et la jeune homosexuelle.

Comment différencier l'homosexualité névrotique dans l'hystérie féminine et l'homosexualité féminine comme perversion ? Qu'en est-il pour l'économie libidinale du sujet ? Quelles leçons en tirer pour la direction de la cure, et peut-être pour ailleurs ?

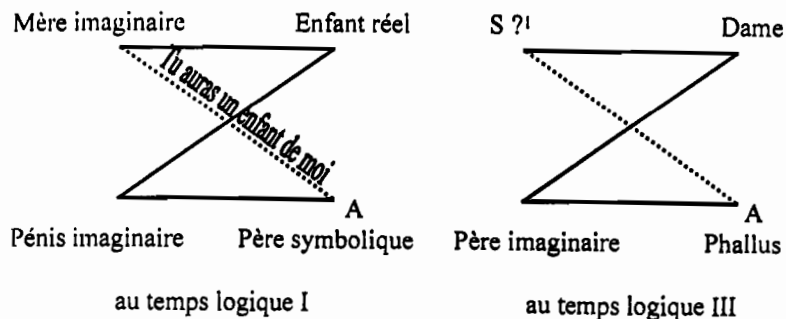
Dans une première approche, il faut souligner que leur apparente similitude tient à ce que chacune à leur manière, se caractérise par une fixation moïque du sujet en ce tournant du défilé œdipien, où la petite fille est obligée d'en passer par le détour supplémentaire d'une identification au père, ce qui l'amène pour un temps à assumer la "semblance" d'une position masculine, voire jusqu'à faire "l'hommelle" pour viser l'objet féminin causant le désir de l'Autre, incarné par le père.

On partira des positions subjectives respectives de Dora et de la jeune homosexuelle, telles que Lacan les présente à partir de sa structure quadripartite, du schéma L¹



¹ On en trouve le montage dans le séminaire de *La relation d'objet*.

LA JEUNE HOMOSEXUELLE



Avec Dora:

Si dépendante dans la demande d'amour qu'elle adresse à son père, tout se passe comme si sa condition de sujet, suspendue au désir de l'Autre incarné par le père, tenait au message inconscient qu'elle reçoit sous sa forme inversée du discours de l'Autre selon la formulation suivante : "Tu seras ma femme". C'est dire combien Dora peut être intéressée par Madame K, l'Autre femme, non seulement en tant qu'elle cause le désir du père, mais aussi parce qu'elle saurait comment satisfaire sa jouissance - l'équivoque portant sur sa jouissance, la sienne ou celle de l'Autre ? La façon dont Dora parle de Madame K "plus en amoureux qu'en rivale vaincue", montre bien que celle-ci est pour elle l'objet précieux, l'agalma dans son fantasme. En sa présence, elle s'extasie, comme devant la Madone qu'elle va visiter dans sa chapelle. L'aphonie et la toux de Dora étant les signifiants de son abdication subjective à l'approche trop brûlante de la jouissance de l'Autre.

En effet elle ne veut pas d'autre jouissance que celle-là, posée comme absolue. C'est la jouissance qu'elle imagine à juste titre être la jouissance proprement féminine. Car la jouissance phallique, trop peu pour elle qui en connaît un bout par ses pratiques masturbatoires.

¹ S ? désigne la place où elle s'interroge comme sujet.

La virtualité, toujours à venir de cette Autre jouissance est au principe de l'insatisfaction où elle maintient son désir. Madame K apparaît comme la métaphore de l'être de jouissance de Dora, elle se loge à la place où elle doit advenir comme sujet. Dans le fantasme on a :

S ◊ a
(Dora) (Madame K)

Quel est-il alors le désir de Dora ? Comment le soutenir, puisque le désir de l'Autre est par elle insu, refoulé dans l'inconscient ? C'est là que Madame K entre en jeu dans le montage fantasmatique de Dora, comme un double narcissique auquel elle s'identifie. Que se passe-t-il dans la subjectivité de Dora ? Si Madame K est le tiers sexuel féminin, dans le rapport duel amoureux de Dora avec Père, Monsieur K lui est tout aussi indispensable, introduisant le tiers sexuel masculin dans le duel amoureux entre la jeune fille et Madame K. La preuve ? Quand Monsieur K révèle à Dora que sa femme est hors circuit pour lui, son montage fantasmatique s'écroule. Elle le gifle, dégoûtée de s'apercevoir qu'elle est visée par lui comme simple objet sexuel. C'est ce qui caractérise le dégoût symptomatique de l'hystérique - quand l'objet est désinvesti de l'amour, il devient une chose répugnante pour le sujet. En plus, elle serait aussi hors jeu de la relation entre son père et Madame K. Alors qu'elle le soutenait avec complaisance, maintenant elle lui reproche de vouloir la prostituer à cet homme.

Il apparaît ainsi que Dora règle son désir sur le désir de l'autre (M. K). Son désir n'est pas désir d'un objet, mais désir d'un désir, celui de l'homme auquel elle s'identifie, et par sa procuration, elle aborde son objet qui est homosexuel. En effet, elle est captivée par cette femme, qui saurait ce qu'il faut faire pour servir la jouissance de l'homme, tout en gardant ses aises pour parvenir à la sienne propre, qui n'est pas toute phallique. A cet égard, Dora sait que son père est impuissant, Madame K lui en a fait la confidence - c'est même la raison pour laquelle elle l'aime plus que tout et le soutient dans son désir. Madame K sert

de modèle identificatoire au sujet Dora, pour quelle puisse répondre à l'énigme de sa féminité, contenue par la promesse de son message inconscient : "tu seras ma femme". C'est bien le rôle que remplit l'Autre femme dans l'hystérie. Mais, en même temps, Madame K. la rembarde contre toute réalisation incestueuse. Par transformation successive des énoncés- "tu seras ma femme", "quelle femme serai-je pour toi ? ", "qu'est-ce qu'une femme pour un homme", Dora à travers la figure de Madame K peut trouver une ouverture. Cette ouverture n'est pas sans une certaine aliénation, mais elle constitue un progrès dans sa subjectivité, car cette femme qu'elle adorerait être, dans une effusion quasi mystique, elle la rêve, certes, mais pas à partir de n'importe quel homme.

Dora serait la femme d'un vrai de vrai, un maître, plus encore, il serait l'exception, "l'homme-in", sachant faire l'amour, et dont elle ordonnerait la jouissance pour obtenir la sienne en gouvernant son désir, c'est au principe de la mascarade à laquelle elle est livrée en y consentant.

C'est le maillon logique, manqué par Freud qui lui désigne trop tôt, mais pas sans bonnes raisons, Monsieur K comme son objet d'amour. La grossesse nerveuse de Dora, après la rupture est symbolique du lien qu'elle commençait à tisser avec lui. C'est un acting-out qui dit cette vérité : "je suis ta femme, puisque mon désir est de te donner un enfant".

- La jeune homosexuelle se positionne tout autrement, sa condition de sujet est suspendue au discours de l'Autre, sous la forme du message qu'il lui adresserait : "tu auras un enfant de moi".

Moyennant quoi elle se satisfait comme mère imaginaire, dans le désir de l'Autre. Mais en pouponnant un vrai petit garçon, c'est un substitut un peu trop réel au phallus symbolique qu'elle attend du père, dans le moment œdipien où elle est fixée. Elle ne fait pas semblant, elle y croit. Dans son moi, à travers l'objet de son attention du moment, elle est pourvue d'un pénis imaginaire. La naissance d'un petit frère, lorsqu'elle a 13 ans, va bouleverser toute cette économie

fantasmatique. Elle aurait pu aller chercher ailleurs, mais non. La déception qu'elle en éprouve, va la précipiter dans une régression narcissique l'amenant à s'identifier à l'agent de la frustration d'amour, à savoir le père. Ainsi, disposerait-elle, elle l' imagine, à sa guise du phallus symbolique, qu'elle sait être au lieu de l'Autre, car ici le père est un père potent, contrairement à celui de Dora. Pour satisfaire à cette revendication, son montage fantasmatique va se transformer par renversement des termes de la façon suivante :

On passe du temps logique I au temps logique III (voir schéma p.89)

Alors que la relation symbolique entre le sujet et l'Autre est maintenue refoulée dans l'inconscient, pour la jeune fille tout va se cristalliser dans la relation imaginaire entre son moi, identifié au père imaginaire, et son double narcissique idéal, la Dame, à qui elle veut prétendre donner ce qui lui manque - ce qui lui manque c'est le phallus et l'Autre jouissance, confondus.

A ce titre sa conduite est parade, sur le registre de l'amour courtois, par laquelle elle défie et provoque le père, comme si elle lui disait: "voilà comme on fait quand on est capable d'aimer, c'est ce que tu aurais du faire avoir moi si c'était le cas".

C'est un acting-out, la monstration par allusion (une figure de la métonymie) d'une autre vérité, où s'avoue bien un amour renforcé pour ce père qui l'a déçu. Il y a quelque ironie dans cette histoire, parce que la Dame en question est plutôt une drôle de dame.

Quoiqu'il en soit, c'est cette subversion de la relation symbolique par la relation imaginaire qui la caractérise d'abord comme perversion, ce mot est à entendre littéralement. C'est à dire qu'ici à la version symbolique de la fonction paternelle se substitue une version imaginaire, et c'est par cette falsification (c'est ce que veut dire étymologiquement le mot perversion : donner une autre version à une phrase, changer le sens d'un verbe). C'est par le biais de cette falsification qu'il y a

recupération phallique, par la contrebande d'un phallus imaginaire.

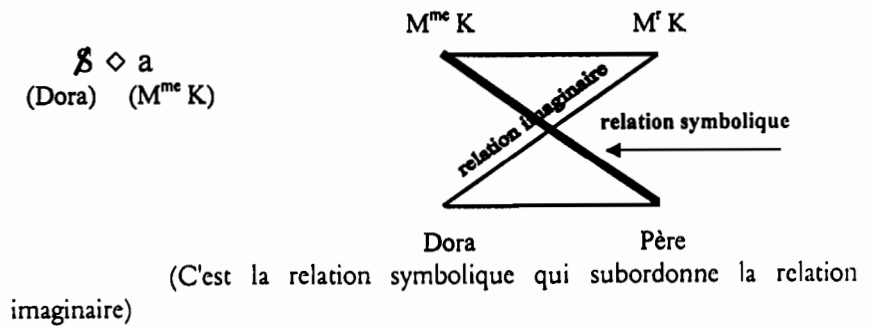
Autrement dit ce qui qualifie la perversion vraie c'est cela, et non pas même si ce n'est pas indifférent, le type d'objet choisi par le sujet. Ni même non plus la mise en acte de son désir plus ou moins averti, mais encore ici refoulé dans l'inconscient de la jeune fille.

Après tout il suffirait d'un geste de Madame K pour que Dora passe à l'acte. Ce sont des choses qui s'observent couramment dans la clinique. A cet égard la jeune fille ne passe à aucune réalisation, d'une relation sexuelle avec la Dame, en tout cas à ce moment de son histoire.

Pour qualifier la névrose comme le négatif de la perversion, il faut exiger d'autres coordonnées concernant la position du sujet dans la structure - car ni la prévalence de telle ou telle pulsion, la dite pulsion sadomasochiste n'existant pas, ni même le scénario d'un fantasme, qu'il soit inconscient ou à ciel ouvert ne constituent des traits pertinents pour les distinguer.

Si on peut qualifier l'homosexualité de Dora, comme névrotique, C'est d'abord parce que :

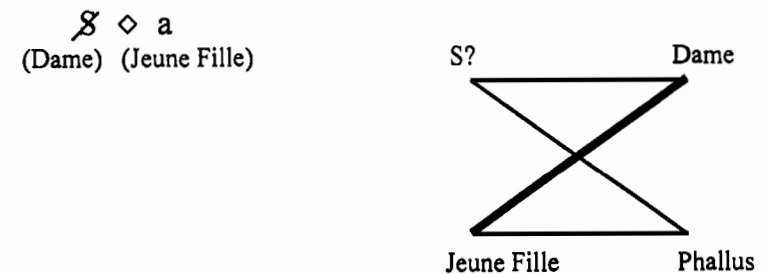
1) Dans la mise en acte de son fantasme, sa conduite est symbolique. Tel est le sens de sa mascarade, par où elle agit le désir de l'autre dans sa relation avec Monsieur K mais sa visée est de se réaliser comme sujet de la loi dans le désir de l'Autre. Chez elle la relation imaginaire se subordonne à la relation symbolique - c'est bien pourquoi le névrosé se demande toujours si le désir qui l'anime est légitime. Il s'agit d'une procédure de métaphorisation. Dans son fantasme Dora se situe comme sujet divisé, dans l'oscillation d'un ou bien... ou bien de son identité sexuée qu'elle ne peut trancher et Madame K est logée pour un temps comme objet cause du désir, en tant qu'elle est la métaphore de son être de jouissance.



Elle reste fixée à la question qu'est-ce qu'une femme ? dont la solution a été barrée par l'intervention de Freud.

C'est tout l'inverse, le négatif de ce qui se passe pour la perversion, telle qu'on peut qualifier l'homosexualité féminine chez la jeune patiente de Freud.

2) Dans la mise en acte de son fantasme, sa conduite avec la Dame est acting-out, du registre de la parade, comme défi à la loi, de sorte qu'elle va subvertir la relation symbolique par la relation imaginaire.



Le discours qu'elle soutient procède des figures de la métonymie.

Dans son fantasme, dont elle accentue la violence imaginaire, elle se situe du côté de l'objet, la Dame étant idéalisée comme sujet - constituée comme un Autre sur mesure, châtrée et pas châtrée en même temps. La stratégie de la jeune

filles est donc proprement démentie de la castration qu'elle voile et dévoile au gré de son caprice. Dans l'imaginaire elle est homme et femme en même temps.

Cela ne veut pas dire qu'elle en ait toute la maîtrise, la preuve lorsqu'elle est portée au maximum de l'embarras par le regard courroucé de son père, alors qu'en même temps la Dame en prenant congé de leur relation lui signifie une perte de pouvoir. Dans l'émotion où elle est plongée elle passe à l'acte. Elle se jette par dessus le parapet d'un pont de chemin de fer, comme le note Freud, elle se met bas, elle s'accouche, elle-même comme objet a, rejeté, s'identifiant ainsi à l'enfant qu'elle aurait voulu recevoir du père en compensation de son manque phallique. A la différence de la grossesse symbolique de Dora, ici elle s'accouche réellement comme objet. Ce geste signifie le retour symptomatique du désir incestueux refoulé, qui a dicté de bout en bout tout l'ordonnance subjective de son fantasme.

Or c'est bien un désir de tromper, sur la vérité de ce désir originaire, qu'elle produit dans un rêve de transfert, dit menteur, où elle met en scène une hyménée heureuse. Freud commet une erreur en l'interprétant comme l'intentionnalité moïque du sujet qui veut le décevoir comme elle l'a fait avec son père, pour continuer à l'abri de ce mensonge, son aventure homosexuelle. C'est bien toute cette aventure qui est le démenti en acte de ce désir incestueux.

Pour conclure, l'homosexualité névrotique de Dora, et dans l'hystérie en général lui permet de se poser la question "qu'est-ce qu'une femme ?" pour un homme, dont on a vu que Freud par son intervention a barré la voie de sa solution.

L'homosexualité féminine comme perversion est d'un autre registre, elle a une autre visée. Le cas de la jeune homosexuelle, est sans doute loin d'épuiser toutes les significations de l'homosexualité féminine. Elle est d'ailleurs très problématique par la variation de ses formes pour la psychanalyse. Freud en laissant tomber sa patiente, parce qu'elle avait fait le choix de décider de l'homosexualité, a pu laisser croire que les homosexuels, hommes ou femmes, étaient

inanalysables, pire encore qu'il faudrait les guérir en les ramenant dans le droit chemin de l'hétérosexualité.

Il semble bien que l'homosexualité féminine est réponse du sujet, non pas à la question : "qu'est-ce qu'une femme ?", mais solution proposée à ce que veut la femme. Ce qu'elle voudrait, par delà le désir de l'Autre, conditionné par la loi phallique qui est défiée, c'est l'Autre jouissance, spécifiquement féminine - reste à savoir si pour l'atteindre il faille court-circuiter le phallus qui en barre l'accès ? ce n'est pas si sûr, comme le prouve le retour dans les rêves de tels sujets, d'une représentation d'un phallus encore plus vrai que nature, quoique le plus souvent coupé de ses attaches corporelles habituelles. Quelle meilleure représentation peut-on donner au phallus symbolique, réhabilité malgré le démenti.

Les hommes dit hétéros, semblent mieux s'accommoder avec leurs homologues homos, se méfiant de l'homosexualité féminine, parce que celle-ci peut se situer sur le terrain de la compétition sexuelle.

Ont-ils raison ? Il est vrai que chacun peut s'imaginer être "l'hommoïzin" sachant faire l'amour, c'est un fantasme très répandu. Les hommes, en dépit de leurs protestations indignées, feraient peut-être mieux de reconnaître qu'avec les femmes, il font souvent de bien piètres partenaires aux jeux de l'amour. Ce n'est pas entièrement de leur faute, puisque c'est lié à leur encombrement par la bandoulière phallique. Contrairement à ce qu'il apparaît, c'est une note optimiste, parce que là où il y a des progrès à faire, ça laisse de l'espoir.

Librairie...

**Soirée de La librairie de l'Ecole de psychanalyse
Sigmund Freud : 15 mai 1997**

Rencontre avec Moustafa Safouan à propos de ses livres :

Jacques Lacan et la question de la formation des analystes
Seuil, Paris, 1983

et

Le transfert et le désir de l'analyste
Seuil, Paris, 1988.

Charles Nawawi

Monsieur Safouan, c'est avec un grand plaisir que je vous reçois ici ce soir, je tiens donc tout d'abord à vous remercier d'avoir accepté mon invitation.

Les aléas de mon trajet dans les institutions psychanalytiques ont fait qu'après mon départ de la Convention psychanalytique (en 1989) nos chemins se sont séparés, mais cela ne m'a pas empêché de vous suivre à travers les articles et les livres que vous avez publiés.

Ce que vous avez fait pour le concept de transfert dans votre livre est exactement ce que j'ai appris de vos séminaires, à savoir que dès l'instant où l'on cherche à tirer toutes les conséquences logiques d'une question quelconque dans le champ de la psychanalyse, il nous faut faire, selon votre expression, "un nouveau tour" de la psychanalyse. C'est en retraçant l'histoire de cette question dans le développement de la théorie, en pointant les butées auxquelles les analystes se sont confrontés, en examinant les réponses qui y ont été apportées, et même en se fourvoyant, quand il le faut, avec eux jusqu'au bout de l'impasse ... c'est à ce prix que quelque chose de nouveau peut surgir.

Alors, comme le transfert est "au commencement de la psychanalyse" pourquoi ne pas, de temps à autre, pour faire advenir de nouvelles directions, revenir au commencement.

Il y a une autre chose que j'ai apprise à la Convention concernant cette fois l'institution elle-même : elle a été créée en 1983, pour ainsi dire au lendemain ou au surlendemain de la dissolution de l'E.F.P. Nous en étions au temps des rassemblements érigés plus sur des relations transférentielles que sur de réels choix fondés sur des options théoriques formellement proposées. Par la suite, l'histoire de cette association m'a montré que l'impasse de laquelle elle n'a pas pu sortir a tenu dans son impossibilité *en tant que regroupement d'analystes* - je le souligne parce qu'on ne peut pas dire qu'un certain nombre de tentatives individuelles n'ont pas été faites dans ce sens, vos livres en sont la preuve - donc de l'impossibilité *en tant que regroupement d'analystes* à répondre ou même à s'affronter aux questions qui étaient les miennes, qui le demeurent et qui font l'objet en fait de ces deux livres et de notre rencontre de ce soir, à savoir : Pourquoi devient-on analyste ? Comment devient-on analyste ? Comment éviter que la fin de la cure ne se dissolve dans son infinité ? Que peut-on attendre d'une association d'analystes ?

Ce sont, je le pense ou du moins je l'espère, ces questions qui sont mises au travail, entre autres, dans l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud.

Voilà, j'avais ceci à vous dire, je peux maintenant passer à vos livres, toutes ces questions reviendront bien dans le fil de la soirée.

Plutôt que de faire une présentation exhaustive de ces deux livres qui d'ailleurs ne se résument pas, j'ai choisi de vous en proposer une lecture à partir de ces questions et voici donc d'où je suis parti : si l'on suit un peu attentivement le chemin que vous avez retracé de ce concept fondamental de la psychanalyse qu'est le transfert depuis sa naissance dans la cure originelle d'Anna O. jusqu'à la *Proposition de 1967* de Lacan, il ressort qu'il y a une corrélation étroite entre d'une part la théorie du transfert à un instant *t* du progrès de la théorie analytique et ses conséquences quant à la théorie de la fin de la cure et d'autre

part la question de la formation des analystes et par là de la forme d'organisation que ceux-ci se sont donnés.

Cette idée n'est pas explicitement énoncée mais, disons qu'elle est fortement suggérée et c'est la lecture que je vous en propose.

Cela me paraît patent en ce qui concerne Lacan dans les deux temps de la fondation de l'E.F.P. :

- le premier temps en 1964 avec la fondation de l'Ecole qui fait suite à son éviction de l'I.P.A. et au Séminaire XI qui se veut une relecture de l'œuvre freudienne et non pas un retour à Freud au sens de 1953. Dans ce séminaire apparaît une nouvelle conception du transfert avec le repérage de l'objet *a*. Lacan annonce explicitement son projet à la fin de la première leçon : "remettre l'analyse sur les pieds en reprenant la trace du désir de Freud et qui n'a jamais été analysé."

- le second temps de la fondation de l'E.F.P. en 1967, avec la proposition de la passe. Entre temps il y aura eu le Séminaire : *la logique du fantasme* (1966-1967). Ce nouveau tour permit d'établir un nouveau critère de fin de l'analyse et une procédure, la passe, hors transfert, qui vise à éclairer le passage de l'analysant à l'analyste.

Donc pour Lacan la chose me paraît assez claire.

Pour ce qui concerne la période freudienne, c'est un peu plus compliqué. Vous pointez trois temps dans l'élaboration freudienne du transfert :

- Premier temps qui va approximativement des *Etudes sur l'hystérie* en 1895 à l'analyse de *l'Homme aux rats* en 1908 ;

- Second temps de *La dynamique du transfert* (1912) à *l'Introduction au narcissisme* (1914) ;

- Enfin troisième temps à l'extrême fin de la vie de Freud avec *l'Abrégé de psychanalyse* et *Analyse finie et infinie* (1938).

Ce découpage correspond très précisément aux trois temps de l'élaboration de la question du père chez Freud :

- Le père du complexe d'œdipe autour de *l'Interprétation des rêves* donc en 1900, dès *La naissance de la psychanalyse* ;

- Le père de la horde primitive avec *Totem et tabou* (1913),

- Enfin Moïse en 1938 dans *Moïse et le monothéisme*.

Il y a là une conjonction qui ne peut être due au hasard.

Or il se trouve que ce qui du désir de Freud n'a jamais été analysé comme le disait Lacan en janvier 1964 dans cette première leçon du Séminaire XI, était précisément ce qui faisait l'objet de son séminaire interrompu de l'année précédente : "Les noms-du-père".

Est-ce que l'on ne touche pas là quelque chose du sens que Freud donne au transfert ?

Je vais laisser cela momentanément de côté.

Alors que j'étais plongé dans la relecture de vos livres, nous avons eu ici même une réunion de travail sur la passe. L'un des intervenants a beaucoup insisté sur l'état de "dispersion" du mouvement lacanien, terme maintes fois utilisé depuis la dissolution de l'E.F.P. mais qui m'est apparu éclairant justement de ce que je lisais dans vos livres et que j'ai traduit de la manière suivante : si l'on peut s'accorder à dire que Freud, le juif, a construit une Eglise, en l'I.P.A., alors ne devrait-on pas admettre que Lacan le catholique a non seulement laissé une Eglise et même une Armée a renchéri Anne-Lyise Stern, mais en plus une synagogue dans cette dispersion des associations se réclamant de son enseignement, la particularité de la synagogue étant qu'il n'y a ni hiérarchie ni autorité suprême ?

Cette plaisanterie m'amène à vous poser la question ainsi : si l'on prend la proposition que j'ai tiré de ma lecture de vos livres à l'envers n'y aurait-il dans la conception lacanienne du transfert quelque chose qui explique cet état de fait ? Autrement dit : qu'est-ce qui, dans la conception lacanienne du transfert permet et l'Eglise et la dispersion ?

Cette question me permettra de faire une remarque sur la différence avec laquelle vous traitez les différents analystes : d'une part vous examinez avec soin et précision les thèses d'un

certain nombre d'analystes soit anglais, soit américains ou français qui ont tous la particularité d'être membres de l'I.P.A. et vous les prenez naturellement un par un ; *a contrario* vous instituez un "ensemble" désigné par le vocable les "lacaniens" dans lequel il serait possible d'inclure tous ceux qui se réclament de l'enseignement de Lacan.

Il y a quelques jours, j'ai parcouru à nouveau rapidement quelques pages des volumes publiés en 1976 des "Premiers psychanalystes" dans lesquels sont consignées les minutes de la Société psychanalytique de Vienne de 1906 à 1933 et j'ai lu attentivement l'introduction générale écrite par Nunberg en 1959. C'est une lecture assez édifiante : c'est purement et simplement une chronique des scissions dans le mouvement freudien pour ne pas dire une observation clinique du symptôme chronique de la division dans le mouvement psychanalytique. Comme quoi la division n'est pas qu'une maladie infantile du mouvement psychanalytique, elle l'est aussi à l'âge adulte. Mais à y regarder de près ces divisions ne sont pas du même type que celles que nous avons connues dans une époque récente ou que nous connaissons encore aujourd'hui car les dissidents de Freud ont créé leur propre théorie de l'inconscient en opposition à celle de Freud, je pense évidemment à Jung et à Adler, alors qu'aujourd'hui, et c'est en ça que votre expression "les lacaniens" est juste, tous se réclament de l'enseignement de Lacan.

D'où ma dernière question : est-ce que cela va durer encore longtemps ?

(Réponse de M. Safouan) : Peut-être pas.

J'ai bien vu que l'Ecole s'intéresse au premier chef à ces deux questions, à savoir le transfert et la passe, c'est pourquoi je vais me limiter à ces deux thèmes et je le fais d'autant plus volontiers que ce sont justement les questions sur lesquelles ma pensée ou mes avis ont évolué le plus et d'autant plus qu'une fois cela développé, ça permettra de répondre aux questions posées par Charles Nawawi.

Alors, je rappellerai simplement que dans l'ouvrage sur le transfert et le désir de l'analyste, j'ai repris la division ou la distinction classique entre transfert de travail et transfert de résistance, ou plutôt résistance de transfert, et j'ai baptisé l'un transfert analysant et l'autre transfert analysable. Maintenant, et à l'heure actuelle, il me paraît pour le moins invraisemblable que ces deux variétés de transfert aient le même ressort et le même destin.

Ma thèse à l'heure actuelle est la suivante : c'est que le sujet supposé savoir, c'est à dire ce sujet qui doit être destitué à la fin de l'analyse, selon la doctrine, eh bien ce sujet supposé savoir est à la base de la résistance de transfert et non pas de l'ensemble de ce phénomène.

Mes arguments sont les suivants. C'est que, en effet, la demande d'analyse a certaines implications. La première est qu'il y a des choses qui échappent à mon savoir, à ma conscience et ce sont comme par hasard les choses qui m'intéressent le plus, qui me concernent le plus, de plus près, puisqu'il s'agit de rien de moins que de ce que je suis, de ce que je veux. Autrement dit, la demande d'analyse suppose quand même un certain minimum d'admission de la réalité de l'inconscient. Et puis cette demande suppose aussi que ce que je vais dire, que mon discours, ou les choses qui vont être versées dans ce discours, rêves, souvenirs, symptômes, etc... que tout cela signifie plus que ce que ça en dit. Et la troisième implication de cette demande d'analyse, c'est que la personne à laquelle je m'adresse, j'adresse ma demande

d'analyse, elle est à même de saisir ce surplus de signification. Autrement dit, l'analyste est ici supposé savoir la signification. Et le point essentiel est le suivant : c'est que cette supposition que l'analyste est à même de savoir la signification n'est pas du tout la même que la supposition du sujet-supposé-savoir. Après tout, le sujet-supposé-savoir, par excellence, c'est Dieu. Mais du même coup, ce savoir est posé comme un savoir impénétrable et auquel je n'ai aucun accès, qui m'est interdit, et, du coup, les bases mêmes du travail sont minées. Autrement dit, il y a dans les prières toutes les demandes possibles et imaginables mais on n'a jamais entendu une prière où il s'agirait de demander à Dieu de me faire savoir ce que je suis ou ce que je veux. Une demande de savoir, ça n'a jamais constitué l'objet d'une prière. En outre, la façon dont on parle de ce sujet-supposé-savoir indique bien qu'il s'agit d'une figure qui se situe dans la dimension de l'idéalisation, c'est à dire, ce qui veut dire que son interférence dans le travail psychanalytique ne peut être que celle de l'interposition moïque dont Freud dit qu'elle s'intensifie à mesure que progresse le travail. Mais le travail lui-même repose, comme je viens de le dire, sur une autre supposition. D'ailleurs, ces deux suppositions ou ces deux versants, si on veut, de transfert, qui se fondent là-dessus, se distinguent parfois dès la démarche inaugurale ou dès la demande initiale de l'analyse.

On connaît le prestige dont jouit, dont s'entoure le président, son aréopage, dans les sociétés qui sont organisées sur le modèle de l'Eglise ou de l'Armée. On leur fait volontiers le crédit ou la supposition de savoir, on les affuble de cette fiction et cela d'autant plus volontiers qu'on sait qu'on n'est pas sans savoir qu'elle est fautive, cette supposition. Les analyses engagées d'ailleurs sur cette lancée peuvent donner lieu à une carrière très brillante comme la carrière de tel analyste devenu champion de la relation d'objet par exemple mais les esprits sincères finissent parfois assez tragiquement, je veux dire, ayant perdu toutes leurs illusions concernant la psychanalyse, illusions qui n'ont même pas été touchées au cours de l'analyse. Des fois, on peut s'adresser à un analyste célèbre, capté par sa renommée. Mais, ce

serait une erreur de voir là le ressort du transfert de travail. Quand on s'adresse, disons à un Freud ou un Lacan, le transfert se fonde au fond sur quelque chose qui a été entendu ou lu chez l'un ou chez l'autre. Et on se rappelle par exemple l'homme aux rats qui s'est adressé à Freud tout simplement parce qu'il a trouvé dans ses ouvrages des choses qui lui ont rappelé ses propres élucubrations. Et d'ailleurs, c'est le cas de nous tous. Et ce qui nous captive chez Freud c'est la présence de la dimension de l'inconscient. Je ne connais pas un analyste qui n'ait fait un transfert sur Freud à partir de la lecture d'un ouvrage aussi théorique que le *Moi et le Ça*. Bien sûr, ça peut arriver qu'on s'adresse à un analyste qu'on n'a jamais vu, ni lu, ni entendu mais justement dans ce cas là, c'est d'ailleurs une des remarques très classiques dans la conduite des analyses, dans ce cas là, justement, l'analyste attend que le transfert s'établisse. Et j'entends le transfert de travail. Ce transfert de travail peut d'ailleurs commencer à s'activer au cours des entretiens préliminaires, ça peut prendre du temps, c'est à dire surgir après un temps plus ou moins long du déroulement de la cure, mais ça vient toujours en réponse, en écho à une parole opportune de l'analyste qui a, comme on dit, touché le sujet. Et c'est à l'intérieur de ce travail que vient la supposition de savoir exactement comme la dimension de la résistance qui s'interpose au déroulement du discours dans le schéma bien connu de Freud.

Maintenant, le point que j'aimerais souligner, c'est que le fait que le transfert de travail a pour ressort la supposition que l'analyste sait la signification, cela ne veut absolument pas dire que l'acte psychanalytique, que la tâche du psychanalyste consiste à restituer cette signification à l'analysant. Cela est parfois le cas. C'est parfois le cas comme lorsque l'analyste souligne ou met en lumière une ambiguïté qui échappe à l'analysant. Cela, c'est de l'ordre des choses qui se constatent le plus facilement autour du génitif. On se rappelle l'exemple célèbre de "désir d'enfant" dont Granoff a fait état il y a de cela des décades. Mais d'ailleurs on peut aussi remarquer que la saisie

de l'autre signification, la saisie de l'ambiguïté disons, c'est à dire dans cet exemple la saisie de la signification subjective du génitif n'a absolument rien d'une interprétation pas plus qu'il n'y a d'interprétation dans la saisie du sens d'un mot d'esprit. Mais il y a d'autres cas où la mise en lumière d'une ambiguïté ou la saisie d'une ambiguïté repose sur ce qu'on peut appeler une interprétation mais au sens d'une saisie de la signification non pas immédiate mais médiatisée par un contexte plus ou moins long, plus ou moins étendu. Par exemple, un analysant dit : je vais mourir seul. Mais tout le contexte de ce qui a été dit avant comme la teneur de la relation transférentielle envisagée dans son aspect imaginaire ou de résistance indique bien qu'il y a un autre sens qui est : je serai le seul à mourir, moi seul vais mourir.

De toutes façons, si la saisie de la signification est essentielle, ce n'est pas parce que cette signification a à être restituée à l'analysant sous forme d'interprétation, mais parce que cette saisie est indispensable pour répondre à l'appel inclus dans la parole. Dans le dernier exemple que je viens de citer là, "je vais mourir seul", il s'agissait d'un appel à ce que soit reconnu le mensonge de l'analysant, si je peux m'exprimer ainsi, ou plus exactement la vérité qui apparaît de par la signification même, de par la *deutung* du mensonge. Et ce qui montre que ce n'est pas au titre d'interprétation ou d'extension du champ de conscience, comme on disait autrefois, mais comme réponse à un appel que la restitution de la signification opère, ce qui le montre, c'est d'abord le lien étroit, reconnu, entre l'efficacité de la dite interprétation et le temps. C'est que donnée peu avant ou peu après le moment où elle est appelée, l'interprétation n'a pas du tout le même effet et peut même nuire au travail ou le compliquer au lieu de le relancer. Ce qui nous prouve ensuite, c'est le matériel que l'on obtient après une réponse faite au bon moment. A tout bien considérer, ce matériel, je le considère ce matériel qu'on obtient après une réponse faite au bon moment, je le considère comme l'autre signifiant où le sujet tire les conséquences de sa confrontation à la vérité, au signifiant qui le représentait dans le temps précédent ou antécédent.

Maintenant, les appels sont on ne peut plus divers, appels à ce que soit reconnu le point subjectif d'où émane le désir apparemment objectif de l'enfant, pour reprendre l'exemple de Granoff, appel d'authentifier un deuil, d'arrêter une tentation, de refuser un don. Bref, je dirai, c'est ça l'essentiel, que le désir du sujet est dans cet appel même au moment où il se fait entendre. C'est derrière cela - d'ailleurs c'est toute l'analyse qui est une affaire d'occasion - ou bien on saisit l'occasion ou bien on la perd. Ça rejoint la fameuse réflexion de Freud, le lion ne bondit qu'une fois, parce qu'une deuxième fois, ça ne se présente pas, ce ne sera pas du tout le même. Et on conçoit que ce désir du sujet équivaut à une mise à l'épreuve du désir de l'analyste.

Moyennant quoi, j'en viens ainsi à la question de la passe.

Il est clair que cette idée de Lacan est le fruit d'un retour à Freud dont le bénéfice se mesure à la solution qu'il offre, ce retour, à la question de la fin de l'analyse ou plus exactement à ce qu'il permet de concevoir comme traversée du roc de la castration. Or, il n'est guère concevable que pareille traversée puisse avoir lieu chez quelqu'un qui reste en proie à la répétition comme au premier jour de son analyse. Ça, c'est inconcevable. C'est inconcevable, parce qu'après tout l'efficacité de l'analyse se mesure justement à sa capacité d'arrêter la répétition. Est-ce qu'il est en son pouvoir d'arrêter la répétition ? C'est toute la question de l'efficacité de l'analyse. Seulement, cette répétition est une caractéristique essentielle de toute pulsion, qu'elle soit de mort ou de vie. Mais alors, qu'est-ce que ça veut dire cet arrêt de la répétition ? Est-ce que ça veut dire que les pulsions vont s'éteindre à la fin de l'analyse ? Cette question concernant ce que la pulsion devient à la fin d'une analyse est sans doute liée à celle que Lacan soulevait, non sans étonnement, concernant la raison qui pousse quelqu'un à reprendre l'expérience de l'analyse avec un tiers. Quoi qu'il en soit, ce que pour ma part j'attendrai d'une expérience de passe ou d'une reprise de l'expérience de la passe, c'est bien cet éclairage du destin de la pulsion après l'analyse.

Mais enfin, ce qu'on attend n'est pas forcément ce qu'on obtient toujours.

Le fait est que les analystes n'attendent pas la fin de leurs analyses pour exercer sauf justement là où cette succession est programmée comme une condition, comme un ordre à suivre, dans la formation de l'analyste. C'est au point qu'on en vient à se demander si une analyse devrait être menée jusqu'à son terme si ce n'est avec un analysant, ou une analysante, qui s'est déjà autorisé à exercer l'analyse au cours de son analyse même. Autrement dit, le s'autoriser n'attend pas la fin de l'analyse, le plus souvent, et dans le meilleur des cas, il en fait sentir la nécessité. Partant, les passants sont le plus souvent des analystes qui sont eux-mêmes en cours d'analyse. En tout cas, c'était la majorité des cas qui s'est présentée au cours de l'expérience du temps de l'Ecole freudienne. C'était la plupart des analystes qui étaient eux-mêmes en cours d'analyse. Ca serait à mon avis une erreur que de récuser leur candidature en leur conseillant de finir d'abord. Car, après tout, il arrive quelquefois que l'analysant se trouve soustrait à l'emprise de certaines répétitions et cela au cours même de son analyse personnelle.

L'exemple le plus remarquable est celui du psychiatre ou du psychanalyste qui, en analyse, finit par s'apercevoir de l'interférence répétitive de telle ou telle pulsion dans sa pratique même et à partir de là on voit l'intérêt qu'il y a à ce que l'arrêt de la répétition soit éclairé en pareil cas. De même pour le passage effectif à l'exercice de l'analyse. On voit combien cela peut être instructif de savoir si un tel passage s'insère lui-même dans un mouvement de répétition, répétition d'une pulsion voyeuriste par exemple, ou d'une pulsion anale, ou s'il a plutôt, ce passage, s'il a plutôt rapport avec un mouvement de deuil et quels sont les effets de ce deuil sur ce que l'existence du sujet comporte de répétitif par ailleurs. Et je laisse évidemment de côté les cas où il s'agit d'un véritable passage à l'acte dès lors qu'il s'avère que les choses n'en resteront pas à la supposition du savoir, mais que du savoir il y en aura.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'idée selon laquelle l'expérience de la passe serait destinée à éclairer la fin de l'analyse n'a pas peu contribué à ce que cette expérience soit assimilée ou ait été assimilée à une méthode de sélection, ce qui a produit des ravages. Je me passe de broder là-dessus sur l'imagerie qui tourne autour d'une méthode de sélection. Et c'est pourquoi il me paraît très important que soit précisé que la finalité ou la valeur de l'expérience de la passe ou d'une reprise de cette expérience réside dans l'éclairage que le témoignage du passant peut éventuellement jeter sur le passage effectif à l'exercice de l'analyse, sur ce que ce passage comporte à l'occasion d'un remaniement plus ou moins grand de la vie pulsionnelle, et cela indépendamment de toute considération concernant le caractère fini ou non fini de l'analyse. Ce qui est important, c'est l'éclairage que ça donne quand éclairage il y a.

Alors voilà ce que je peux dire en bref sur le point où j'en suis maintenant de ces deux questions, le transfert et la passe. Pour tout vous dire comme ça, une idée de ce que j'ai dans la tête, comme vous dites, ce qui contribuera sans doute à rendre les réponses aux questions plus claires.

A n n o n c e s . . .

**Prochaines rencontres de travail proposées par
l'Ecole de psychanalyse
Sigmund Freud**

Le samedi 17 janvier 1998 à 16 heures

Après-midi clinique :

Le désir dans la névrose obsessionnelle.

Le dimanche 18 janvier 1998, de 9 heures 30
à 17 heures

Journée d'étude du Collège de la passe autour des
enjeux de la nomination dans la passe.

Bulletin d'abonnement

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

Code postal :

Ville :

Tel :

Abonnement aux Carnets pour un an : 220 francs
Du numéro 16 au numéro 20 (5 numéros par an)

Joindre un chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de :
Ecole de psychanalyse Sigmund Freud,
90, rue Georges-Lardennois 75019 Paris